

76
1979

**...et tu entends sa voix,
mais tu ne sais ni d'où
il vient ni où il va; ainsi
en est-il de quiconque
est né de l'esprit. —**

La vérité n'est pas un dépôt,
La vérité n'est pas un héritage.
Ce n'est pas un musée,
Ce n'est pas une conserverie,
Ce n'est pas un coffre-fort,
Ce n'est pas une valeur,
Ce n'est pas obligatoire,
Ce n'est pas une certitude,
Ce n'est pas un enseignement,
Ce n'est pas un catalogue,
Ce n'est pas un argument,
Ce n'est pas une propriété,
Ce n'est pas une mémoire,
Ce n'est pas une idée.

La vérité n'est pas légale :
C'est une naissance !

Il faut naître à la vérité !

(Jean Debruyne : Naître, Ed. Desclée)

Quand le sang devient semence

Eglise en Amérique Latine

« Nous vaincrons un jour ! Oui. au plus profond du cœur. je le sais, je le crois : nous vaincrons un jour... ».

Jailli de milliers de poitrines dilatées par l'émotion et la foi, le beau chant du Mouvement pour la liberté, la « Marseillaise » de Martin Luther King, monte, puissant, de la place de la cathédrale de La Rioja.

« ...Nous marcherons la main dans la main, un jour... » Au loin, à hauteur du ciel bas, se dessinent les premiers contreforts de la Cordillère des Andes. C'est le vendredi 6 août 1976. La nuit va bientôt tomber sur l'Argentine.

« ...Nous vivrons en paix un jour... ». Au rythme lent et grave des voix, un cercueil porté par des prêtres en aube gravit les escaliers du parvis et pénètre dans la cathédrale, accompagné de nombreuses religieuses

« ...Nous n'avons pas peur, aujourd'hui ». Un homme est porté en terre, un évêque Mgr Angelelli. Il y a là six mille personnes, venues de tous les coins les plus reculés de la Province ; quatre-vingt prêtres ; onze évêques, dont le cardinal président de la Conférence épiscopale argentine et le nonce apostolique. Un enterrement, oui certes, mais triomphal.

Si la multitude présente pleure son évêque, ce n'est pas seulement parce qu'il n'avait que cinquante trois ans. Si elle chante avec ferveur le chant de Martin Luther King, ce n'est pas seulement parce que Enrique Angelelli en avait fait son refrain préféré. Le peuple de la ville et de la campagne est là

parce que l'évêque de La Rioja avait placé sa vie sous le signe de « La justice et la paix », ainsi qu'il l'avait inscrit sur son blason. Lutteur infatigable en faveur de la dignité des pauvres et dénonciateur loyal des injustices, il n'en était pas moins un passionné de l'écoute intérieure et un témoin de la bonté communicative.

Tandis que son cercueil disparaît dans la pénombre de la cathédrale et que la foule s'y glisse à son tour, d'autres visages, d'autres yeux regardent de loin, sans larme, celui qu'ils haïssent depuis si longtemps : un gêneur enfin neutralisé...

...C'est en 1968 qu'il devient titulaire de La Rioja, province voisine de sa terre d'origine. Pendant huit années, au volant de sa fourgonnette ou à dos d'âne, il va infatigablement grimper les monts, parcourir les plaines, à travers les vignobles ou les terres arides, à la rencontre fraternelle du peuple de Dieu.

Dès son arrivée à La Rioja, il demande à toutes les forces vives de son diocèse de répondre à ces deux questions : « Eglise, qui dis-tu de toi-même ? » et « Quelle est aujourd'hui ta mission ? ». Ainsi sont précisés, au cours du synode diocésain de 1969, les axes de l'effort apostolique de tous : le service du peuple, en particulier des plus pauvres, et la responsabilité solidaire des prêtres, religieuses et laïcs. Plus tard, à l'heure de l'épreuve, Mgr Angelelli explique à ses diocésains : « J'ai repris sans cesse les idées maîtresses du Concile jusqu'à ce qu'elles pénètrent dans la chair et le sang de notre Eglise diocésaine... A mesure que ma fourgonnette allait dévorant les kilomètres, mon cœur allait s'élargissant et s'emplissait des espoirs et des peines du peuple. Par leur silence, leurs gestes graves et leur sagesse, les gens voulaient me dire que l'Eglise ne doit jamais cesser d'être mère, de rester au service du peuple, de ceux surtout qui sont dans le besoin et qui souffrent le plus ».

Mais le synode diocésain est aussi le signal du commencement des difficultés. Les milieux catholiques traditionalistes de la région entreprennent, à partir de 1970, de lui manifester leur opposition ouverte. En quelques années, des événements graves se produisent dans le diocèse : la retransmission à la radio de la messe dominicale est interdite ; des campagnes de diffamation sont organisées contre l'évêque ; deux de ses prêtres sont arrêtés par les autorités militaires sous la fausse accusation de « participation à la guérilla » ; à l'occasion d'une visite pastorale dans la paroisse d'Anillaco, Mgr Angelelli est agressé par une douzaine de catholiques ultras et expulsé du village ; ces derniers, malgré l'excommunication dont ils sont frappés, attaquent la paroisse d'Aminga quelques semaines plus tard, détruisant la chapelle de la localité, la maison des religieuses et le siège du Mouvement rural diocésain.

Devant la tournure que prennent les événements et sur le conseil de son entourage, Mgr Angelelli en appelle à Rome, dans le sens du « Confirme tes frères dans la foi » de l'évangile et pour faire éclater au grand jour l'authenticité de la foi prêchée dans le diocèse. La réponse de Rome arrive en octobre 1973 : Mgr Zazpe, archevêque de Santa-Fé, est nommé représentant personnel du pape pour examiner l'affaire. Au terme de son enquête, Mgr Zazpe peut solennellement déclarer à la cathédrale de La Rioja, le 23 novembre suivant : « Une Eglise qui se met de préférence au service de ceux qui sont dans le besoin, mais sans haïr ceux qui sont dans l'abondance ; qui est davantage présente aux pauvres, mais sans exclure ses membres qui ne le sont pas : voilà l'Eglise que j'ai rencontrée ici. C'est pourquoi je puis affirmer que la pastorale de l'Eglise de La Rioja est la pastorale de l'Eglise universelle »

Le conflit s'apaise temporairement et Mgr Angelelli reprend la route, tout en continuant à vivre ce qui est pour lui toute l'existence : la simplicité, la droiture de cœur, la joie, l'espérance chrétienne.

Aussi, quand les événements se précipitent en Argentine, quand la violence et la terreur sanguinaire font leur apparition dans tout le pays, l'évêque de La Rioja entreprend-il calmement de remettre les choses à leur place. Dans sa lettre pastorale du Carême 1976, il invite ses diocésains à chercher dans l'évangile « la capacité de discernement dont nous avons besoin en cette heure grave » ; il s'élève vigoureusement contre les tentatives de division de l'Eglise.

L'heure de l'holocauste approche. Mgr Angelelli sait que son Eglise diocésaine est « persécutée parce qu'elle prêche l'évangile de Jésus Christ » ; il connaît « les moyens utilisés pour faire taire sa voix ». A Chamental, le 18 juillet 1976, au soir d'un dimanche tout ordinaire, les deux prêtres de la paroisse — le Français Gabriel Longueville et l'Argentin Carlos Murias — sont « invités » à suivre la police venue les chercher. Une heure plus tard, à quelques kilomètres de là, ils sont sauvagement assassinés par les policiers. « Evénement terrible et douloureux, mais en même temps joyeux dans la foi », écrit l'évêque qui, le jour de l'enterrement, déclare publiquement connaître les noms des responsables de ce double assassinat. Il ajoute dans son homélie : « Le sang répandu deviendra semence, semence féconde ». Et l'évêque décide de prendre la place, comme curé, de ses prêtres assassinés. Il ne savait pas qu'il allait devenir semence à son tour.

Le 4 août, à la sortie de Chamental, Enrique Angelelli trouve la mort dans un « accident » d'automobile tellement étrange qu'il n'est nullement déplacé de parler d'assassinat

Ses proches collaborateurs le verront étendu au bord de la route, les bras en croix, comme crucifié, en geste de grand « abrazo » à son peuple. Tué par la haine. Coupable d'avoir aimé.

Ces quelques pages sont extraites du livre de Charles ANTOINE : « Le sang et l'espoir » (Éditions du Centurion). En Amérique latine, « dans les larmes de souffrance et de joie, la sève de l'Évangile coule à flots. La Parole de Dieu est redevenue source de vie. Les chrétiens sont en train de récrire les Actes des apôtres : Jésus vivant est annoncé sur les places publiques des Athènes latino-américaines ; les Pierre et Paul d'aujourd'hui témoignent du Christ ressuscité devant tous les gouverneurs Félix ou les rois Agrippa réunis ; des miracles se produisent dans les geôles du pouvoir en place ; des communautés chrétiennes se développent dans les villages les plus reculés et célèbrent l'eucharistie dans la ferveur. Une grande nouvelle s'écrit en pages de foi et de feu : les pauvres sont évangélisés ».

L'église des petites gens

André Depierre

L'Esprit précède ses envoyés... Emerveillement de cette Pentecôte qui prend tournure, au rythme d'une semence qui germe — naissance sous nos yeux de l'Eglise... Voilà bien ce qui est livré à notre méditation à travers les propos d'André Depierre. Que de richesses humaines, que de richesses évangéliques dans ce monde ouvrier, aux dures réalités de vie, dont on a dit qu'il était « perdu pour l'Eglise depuis le XIX^e siècle » sans assez s'interroger en inversant la formule : « L'Eglise perdue pour le monde ouvrier ? ».

« La Pentecôte continue... Nous flairons l'Esprit partagé à tant de gens autour de nous », dit André Depierre. Ecoutons aussi une question à travers la dernière affirmation de ses propos : il ne me semble pas chrétien que la majorité des prêtres soient au service du peuple déjà rassemblé en Eglise, et seulement une petite minorité d'entre eux au service des hommes — réellement plus nombreux — qui ne connaissent pas Jésus-Christ.

André Depierre, voudrais-tu d'abord rappeler d'un mot ce qu'a été ton expérience depuis une trentaine d'années ?

En 1943, j'étais ordonné prêtre dans le diocèse de Saint-Claude. Comme, immédiatement, je devais vivre dans la clandestinité, je ne pouvais pas recevoir de ministère. Je suis venu à Paris, à l'invitation d'Henri Godin, et j'ai participé, avec lui et quelques autres prêtres, à la création de la Mission de Paris. J'ai été aumônier fédéral de la Jeunesse Ouvrière Chrétienne, une J.O.C. très *masse*, comme on disait alors. Un peu plus tard, dans les années 50, et à la suite de plusieurs compagnons de la Mission, je suis devenu ouvrier. J'ai travaillé longtemps dans le bâtiment. Depuis quatre ans, je suis dans une petite usine. Il y a maintenant trente-trois ans que je vis à Montreuil. J'ai toujours habité en logement ouvrier, et en équipe, depuis vingt-six ans.

**un homme
du peuple
comme
tous les autres**

Je suis donc de la classe ouvrière quasi depuis mon ordination et je n'ai jamais eu de statut sacerdotal en milieu chrétien. Mes rapports d'Eglise avec les chrétiens de mon entourage ont été tissés de la même fraternité directe et sans décalage aucun que mes relations de camaraderie ouvrière. En somme, j'ai eu la grâce de demeurer toujours un homme du peuple comme tous les autres, dans le quartier et au travail. Les prêtres anciens combattants, prisonniers, déportés, maquisards, savent ce que cela signifie : à mon sens, une foi et un sacerdoce enrichis par ce bain de jouvence qu'apporte la vie dans le peuple et surtout parmi les plus pauvres. Mes deux plus anciens coéquipiers P.O. (prêtres ouvriers) — trente ans et vingt-sept ans de travail ouvrier — sont, eux aussi, d'origine pauvre et même de famille ouvrière.

Si bien que nous n'avons pas tellement senti le besoin de nous interroger sur le « décapage de notre foi » par la vie ouvrière. Cela avait probablement été fait avant... Nous avons été plutôt émerveillés, dès le départ, par les énormes richesses humaines, spirituelles, évangéliques et parfois consciemment chrétiennes que nous découvrons peu à peu — et découvrons toujours — chez nos camarades.

Bref, je crois avoir reçu trois grandes grâces pour mon service sacerdotal : celle de n'avoir jamais décollé des gens ; celle d'avoir cheminé dès les premières années avec des chrétiens du monde ouvrier, presque tous entrés nouvellement dans la foi, donc pas du tout entravés par les corsets ritualistes, moralistes

et mentaux de la chrétienté ; enfin, celle de n'avoir été seul à aucun moment. Dès le début, avec la J.O.C. et l'équipe de la Mission de Paris, puis avec les prêtres ouvriers et les militants dont je viens de parler, nous avons toujours réfléchi ensemble sur notre foi et notre vie de chrétiens, donc de témoins de Jésus-Christ dans le monde ouvrier. Mieux, nous avons toujours vécu ensemble. J'ajoute que nous vivons dans une ville gérée par une municipalité communiste depuis quarante-cinq ans. Le compagnonnage quotidien, depuis la Résistance, avec des camarades et amis marxistes nous a aidés à situer, chacun à leur place sans tout mélanger, le militantisme quotidien, l'idéologie marxiste et la foi à Dieu. Tout ce que je peux dire aujourd'hui vient donc de ces trente-cinq ans de vie partagée, réfléchie, offerte, priée ensemble.

Cette richesse humaine et spirituelle dont tu parlais, pourrais-tu la décrire ?

Il y a un préliminaire qui me paraît capital. D'une part, les travailleurs ne disposent que de très peu de mots pour s'exprimer. Il y a des exceptions, bien entendu. Mais le langage alors assimilé est celui des militants. Il a trait aux situations concrètes, aux problèmes des travailleurs, aux luttes qu'ils doivent mener. D'autre part, le monde ouvrier a accumulé une expérience d'humanité très riche : beaucoup ont des connaissances humaines — et parfois évangéliques — incroyablement profondes. Mais il subsiste toujours entre ce qu'ils savent et ce qu'ils peuvent exprimer en mots, un décalage qu'il ne faut jamais oublier.

une richesse humaine qui n'a pas de mots pour se dire

La première conséquence qui en découle, c'est que l'Eglise, dans son ensemble — avec sa théologie élaborée par des clercs —, ne peut guère apercevoir la richesse spirituelle du monde ouvrier — une richesse qui n'a pas de mots pour se dire ou, tout au moins, pas de mots *religieux*, ceux qui sont employés et valorisés

dans l'Eglise. Pour découvrir la vie spirituelle réelle des gens, il faut les connaître depuis longtemps. Il arrive alors qu'on entende, de temps en temps, une phrase qui en dit long. Quels exemples choisir ? En voici quelques-uns, choisis chez des amis qui ne fréquentent pas l'Eglise. L'un d'eux me disait : « Nous, on n'est pas riches ; mais nos économies, c'est le Christ ». Tels aussi, ces copains, un ouvrier maçon et sa femme, qui donnent tous les mois 10 % de leurs ressources pour les plus pauvres... Ils venaient récemment faire remplir un chèque de ce genre et, comme je leur disais qu'ils devaient quand même penser un peu à eux, ils m'ont répondu : « Plus on partage, plus on est riche ». Je pense encore à ce que disait un militant communiste dans son allocution d'adieu à un camarade chrétien qui venait de mourir accidentellement : « Georges avait vu Dieu ; c'est depuis ce temps-là qu'il était resté si brûlant »... La Tradition chrétienne a gardé en mémoire des phrases de Clément, d'Irénée ou de Polycarpe. On peut, aujourd'hui, en entendre d'aussi belles. Quelle Eglise recueillera ces richesses ?

**pas de phrases
pour dire
la communion
à la source vivante**

Le décalage entre la vie et son expression parlée est lourd de conséquences aussi sur la vie communautaire. Parce que leur langage concret ne rejoint pas les questions abstraites qui leur sont posées, que de fois des travailleurs s'entendent dire : « Vous n'avez pas la foi. Il vaut mieux ne pas vous marier à l'Eglise, ou ne pas faire baptiser vos enfants ». Or certains non seulement ne comprennent pas ce refus, mais ils en sont profondément humiliés et blessés. Ils l'essuient comme une injustice supplémentaire à leur égard. Mais nous qui les côtoyons quotidiennement, nous savons qu'ils mènent une vie chrétienne, référée consciemment à l'Evangile et mise sur Jésus-Christ. Cependant, pour eux, rien de ces réalités vitales profondes ne peut s'exprimer en phrases. Même notre communion avec eux à la Source Vivante ne se dit presque jamais en mots. Tout se transmet en actes, en existence, en amitié. Comment le savoir si, de quelque façon, on ne vit pas ensemble ? Cette incommunicabilité entre une certaine Eglise et la classe ouvrière a quelque chose de scandaleux : il faut bien constater qu'on refuse parfois les sacrements à des gens pour qui ils ont une signification très véridique, même si eux ne peuvent l'expliquer oralement, tandis qu'on les accorde sans problème à d'autres, certes capables de manier le langage religieux, mais dont il n'est guère évident qu'ils aient fondé leur vie sur la foi au Christ.

Comment expliques-tu cette quasi-incommunicabilité — si toutefois elle peut s'expliquer ?

Je crois que dans l'Eglise, il y a une méprise profonde sur ce qu'on peut appeler *l'humain*. L'histoire et l'expérience nous apprennent que pour l'immense majorité des hommes du monde entier — et depuis toujours —, le moyen d'expression le plus complet, c'est la main, le travail manuel ou, mieux la création manuelle. Le capitalisme a brisé, vidé de son sens et perverti le travail. Il n'en est pas moins vrai que c'est seulement par lui que les ouvriers et les paysans peuvent se réaliser, s'exprimer pleinement et découvrir leur propre identité. Seul le travail manuel leur permet de SE DIRE.

**le moyen
d'expression
le plus complet :
la main**

Il suffit d'entendre un homme du peuple parler de son métier ou de ce qu'il a fait : c'est comme si cela faisait partie de lui — son cœur, son intelligence, son amour des autres, son émerveillement devant la création, parfois sa louange et sa prière. Tout passe par son corps et, souvent, par ses mains.

Ce que tu dis laisse penser qu'il y a, entre les gens du peuple et l'Evangile, une proximité bien plus grande qu'on ne l'imagine souvent. Cela nous conduit à parler de l'évangélisation — si l'on peut reprendre ce mot, qui est plut-être un peu usé.

Pendant de longues années, les évêques ont demandé aux prêtres ouvriers s'ils évangélisaient et, dans leur bouche, cela voulait dire s'ils parlaient de Dieu, s'ils enseignaient oralement. Nous nous sommes battus contre cette conception intellectualiste du passage de l'Evangile. C'était, à nos yeux, un manque de foi : on ne peut quand même pas dire Dieu n'importe comment, n'importe quand et à n'importe qui ! Aujourd'hui on nous pose moins de questions de ce genre. Beaucoup ont appris peu à peu que nous ne sommes plus dans un monde chrétien, pas même dans un monde naturellement religieux. Il faut recommencer par le commencement... le grain semé en terre.

**on ne peut pas
dire dieu
avec des mots**

Une évidence s'est vite imposée à nous : en fait, *on ne peut pas dire Dieu*. En aucun cas. Abraham et Moïse le savaient bien : Dieu, c'est l'Innombrable. Dans l'usine où je travaille depuis quatre ans, je n'ai jamais dit Dieu. Et c'était la même chose quand je travaillais dans le bâtiment. Bien entendu, je réponds à des questions — y compris religieuses — quand elles me sont

posées. Mais je ne prétends pas alors dire Dieu... Combien de siècles, combien de générations a-t-il fallu pour que Lui-même se dévoile, peu à peu, comme par touches successives, à quelques croyants ! Que d'années ensuite préparent ces hommes à une pareille révélation ; et certains étaient des géants spirituels. Quand le Fils est venu, il lui fallut d'abord trente ans de vie commune, puis trois ans d'enseignement, pour faire connaître sa mission, puis sa divinité à quelques disciples qui, pourtant, étaient tous déjà des Juifs religieux.

**la seule parole
sur dieu :
une vie partagée**

La seule parole qui puisse exprimer quelque chose de Dieu et qui puisse être comprise de ceux qui ne le connaissent pas, c'est une vie partagée. A condition que les témoins mènent une existence réellement évangélique et en communion continue à Dieu par la prière.

Peu à peu, les gens arrivent à y percevoir comme des touches passagères, un peu de Soleil qui illumine nos vies. Le temps des signes. Puis la durée. Si ensuite ils nous connaissent mieux et qu'ils découvrent d'autres chrétiens (« Tiens, j'ai rencontré Suzanne, Pierrot, Paulette, François... Ils sont tes amis ? Ils vivent comme vous »), ils comparent les façons de vivre, ils décèlent entre elles des traits communs. Par exemple, le souci de l'amitié, le respect pour les plus pauvres, l'exigence du partage, le pardon, la sérénité dans les difficultés, l'oubli de soi, une certaine joie gardée dans les coups durs, peut-être aussi une attitude autre devant la mort... Toutes ces vies assemblées entre elles deviennent témoignage et renvoient à ce mystérieux « Quelqu'un » qui les relie et les irradie.

Evidemment — sauf exceptions merveilleuses —, Dieu n'est pas reconnu immédiatement. Si la vie des chrétiens fait pressentir sa source vivante, combien de temps et d'obstacles à passer encore pour remonter jusqu'à L'identifier et à Le nommer ?

Le jour où ils ont compris que nous vivons de Dieu et pour Lui, certains copains nous disent : « Moi aussi, je crois en ce que tu crois ». C'est ainsi que, sans l'exprimer en termes explicites, beaucoup, autour de nous, ont confessé, pour la première fois, après des années de compagnonnage, leur référence à Dieu. Sans même le nommer !

la prière en monde ouvrier

La vie des chrétiens est aussi un appel à la prière. L'expérience nous a convaincus que, dans le monde ouvrier, beaucoup de gens prient. On ne le sait pas assez. Eux-mêmes savent-ils que cela s'appelle prier ? Il faut des coups durs, de grandes épreuves, des maladies pour qu'on en parle — sans d'ailleurs, en bien des cas, utiliser le mot *prière* : « Tous les soirs, pensant à mes enfants, ou pendant ce coup dur, j'ai fait ce que tu fais ». Je pense que notre façon de vivre peut leur faire découvrir que nous avons au fond de nous comme une « chambre réservée » où nous nous retirons de temps en temps pour retrouver la sérénité, l'intelligence profonde des êtres et des événements, le courage de lutter, la force d'aimer et de pardonner. En somme, la « Tente de la Rencontre » de Moïse.

Je n'aime pas beaucoup le terme de *vie intérieure*. Mais je ne trouve pas d'autre mot pour décrire cette retraite personnelle au tréfonds de leur conscience où tant d'hommes et de femmes vont puiser mystérieusement la force de sourire, d'aimer, de lutter encore, bref « *d'espérer contre toute espérance* ». Oui, beaucoup de gens du peuple ont une vie intérieure profonde. Mais il faut des années d'amitié pour la découvrir ; et plus encore de temps pour que, d'une petite phrase lâchée dans une conversation, ils le disent autour d'eux... Et pas dans les termes conventionnels...

Dieu a toujours voulu dire l'homme

Si Dieu ne se laisse pas dire facilement pour ce qu'il est, ce qui me semble stupéfiant par contre, c'est qu'Il a voulu perpétuellement *dire l'homme*. Il s'est passionnément attaché à le faire avancer vers plus d'humanité, vers une vie pleine plus abondante, dira le Christ. La Loi, les Prophètes, les grands saints de l'Ancien Testament — de Moïse à Amos, de Job à Jean-Baptiste —, tous ont proclamé, défendu, élevé l'homme. Puis Jésus vint, Dieu fait HOMME, qui proclame les Béatitudes, c'est-à-dire la suprême et incoercible parenté entre les hommes — fussent-ils les plus défigurés, et Dieu. C'est devant une foule de marginaux, de tarés, d'éclopés et de déshérités que Jésus enseigne à ses disciples — à nous — la condition fondamentale de leur mission. Voir les êtres avec les yeux de la foi pour pouvoir leur révéler qui ils sont réellement aux yeux de Dieu.

Et nous prétendrions dire Dieu sans d'abord dévoiler aux gens leur « face cachée » — celle par laquelle ils pourront découvrir le reflet, la trace du Père. Ce serait aller complètement à

l'encontre de la pédagogie de Dieu et de l'enseignement explicite de Jésus.

Si à l'occasion d'un baptême ou de funérailles, on essaie de parler aux gens de leur vie réelle, avec ses souffrances et sa dignité, de leur militance, de leur travail, de leur famille, beaucoup se sentent aussitôt concernés, croyants et incroyants. Et la relation se fait dans les esprits entre la vie quotidienne et la Parole de Dieu qui est proclamée. Elle peut devenir une sacrée et vraie Bonne Nouvelle pour tous. Dieu chez nous. Nous chez Dieu.

**on voit dieu
par son reflet
dans les hommes**

De la même façon, la foule misérable se reconnaissait dans les Béatitudes : Zachée, la femme adultère, Madeleine et tant d'autres se sont reconnus dans les paroles proches et merveilleuses, dans les gestes de miséricorde, les actes de bonté par quoi Jésus leur disait en même temps la tendresse de Dieu et ce qu'il y avait en eux de beau, d'incomparable, de divin.

Je pense souvent à Moïse quand, fatigué de tirer le peuple vers la Promesse, il désirait voir Dieu... On ne saurait voir Dieu sans mourir. C'est pourquoi Dieu demande alors à Moïse de se mettre la tête dans le creux du rocher pendant que sa Gloire passera derrière lui. On ne voit Dieu que « par derrière », par son ombre, ou plutôt par son reflet dans les hommes. C'est la trace de Dieu que Jésus a révélée chez les plus petits. Nous avons, nous aussi, à faire apercevoir aux hommes la dignité infinie de leur humanité, même quand leurs conditions de vie et de travail tendent à la détruire. C'est par là seulement que nous pouvons leur donner la possibilité de reconnaître le Christ qui les a, lui, le premier, reconnus.

Jésus-Christ, aujourd'hui, c'est nous.

le salut : ***Jésus-Christ aujourd'hui,*** ***c'est nous***

Pour évangéliser, la condition fondamentale est bien que nous sachions voir les merveilles d'humanité vécues par les plus pauvres, la trace de Dieu en eux. Ce mot, d'un groupe d'Arabes terrassiers, un jour de Ramadan sur un chantier : « Toi, tu es un homme de Dieu. Parce que, toi, tu nous regardes ». Il nous faut d'abord être des contemplatifs.

En l'écoutant, je pense à un autre mot religieux, le mot de « Salut ». Qu'est-ce que c'est, pour toi, qu'un homme sauvé ?

Pour nous — et nous le croyons absolument —, un homme sauvé c'est celui qui d'abord peut vivre pleinement sa vie humaine. Jésus n'est-il pas venu pour « *qu'ils aient la vie et qu'ils l'aient en abondance* » (Jn 10, 10) ?

**plénitude
de la vie
en toutes
ses dimensions**

Bien des fois, des camarades de travail m'ont posé franchement la question : « André, ne penses-tu pas, au fond, que la foi et surtout le sacerdoce avec le célibat et l'obéissance dans l'Eglise mutilent ta vie et sont même une véritable aliénation ? »... J'ai toujours répondu quelle était notre conviction profonde : « Si un jour il m'apparaissait à l'évidence que la foi me mutile, qu'elle ratatine ma vie, je quitterais l'Eglise dès le lendemain matin ». En misant sur le Christ, nous recevons vraiment, dans cette vie, le centupe... Le Salut, c'est la plénitude de la vie dans toutes ses dimensions.

Travailler pour le Salut en Jésus-Christ, c'est donc aussi lutter pour que tous les hommes vivent plus totalement leur humanité. Quand on se bat, au chantier ou à l'usine, contre ce qui écrase ou divise les copains, on entre en plein dans la lignée de l'œuvre de Jésus. Un exemple connu de tous. Ici, à Montruil — comme ailleurs —, il y a des milliers d'immigrés qui n'ont pas le droit de faire venir leur famille et qui sont ainsi privés du bonheur et de l'amour auxquels tout homme a droit de par Dieu.

Restés au pays, leurs femmes et leurs enfants en sont volés, comme eux. Qu'est-ce que ça veut donc dire : « *Ne séparez pas ce que Dieu a uni* » !

Pensez aussi aux conditions de travail abrutissantes, avilissantes et souvent dangereuses pour la santé. Comment ne pas voir en tout cela des péchés contre le Projet de Dieu ?

des péchés littéralement mortels

Des péchés littéralement mortels pour la vie physique, morale, spirituelle des travailleurs et de leurs familles. Si nos luttes, dans le syndicat ou en politique, permettent d'établir des conditions de vie plus humaines, nous participons déjà au Salut de Dieu.

Mais qui plus est, il y va aussi de leur rencontre avec Dieu par la foi possible. Car si les hommes mènent une existence privée de sens, du fait de leur situation économique et sociale, comment pourraient-ils découvrir le SENS FINAL de leur existence ? Bref, impossible de trouver le sens de Dieu, c'est-à-dire la foi, si la vie quotidienne n'en a aucun. La découverte de l'amour infini, la connaissance de Dieu ne peuvent être que l'aboutissement d'une vie humaine de plus en plus aimante, libre, ouverte aux autres et à l'Autre. Si on parle de Salut sans que cela se rapporte d'abord à la vie réelle, mais seulement à je ne sais quelle dimension religieuse, ou à un au-delà pour après la mort, ça ne signifie rien, ça ne concerne personne : le Dieu d'un tel Salut ne peut plus intéresser qui que ce soit. L'homme sauvé, c'est l'homme qui est libéré peu à peu de toutes ses entraves, rendu par là-même capable d'une liberté et d'une responsabilité toujours plus grandes, d'un amour et d'une vie plus forts que la mort.

racheter de l'esclavage

J'ai parlé de *Rédemption* : encore un mot qu'il convient de ne pas galvauder. Il signifie « racheter de l'esclavage ». Nous sommes bien placés pour comprendre ce que cela veut dire : beaucoup parmi nous vivent quotidiennement l'esclavage, comme les Hébreux en Egypte. Pour en sortir, que d'étapes à franchir : prendre conscience de son droit à une vie humaine pleine, puis s'unir aux autres, rejeter toutes les peurs et lutter. Comme Jésus l'a fait. Ces efforts personnels et collectifs font partie intégrante du Salut de Dieu. Il n'y a pas deux histoires, l'une temporelle et l'autre sainte, mais une seule, où doit se réaliser la libération de tous les esclavages — y compris celui du péché. Il n'y a pas deux

Pâques : celle de la libération d'Égypte, celle de la Résurrection du Christ : Mais une seule. Or l'esclavage fait de certains travailleurs des demi-morts. Il faudra bien que la théologie intègre cette réalité.

Le Salut de Dieu, c'est l'Eglise qui doit l'annoncer parmi les hommes, c'est elle qui doit en être le signe. Comment peut-elle s'acquitter de cette mission ?

Telle qu'elle est vue par le monde ouvrier, l'image de l'Eglise ne semble guère avoir de rapport avec l'Évangile de Jésus-Christ. Elle apparaît plutôt comme porteuse d'un folklore désuet loin de l'existence réelle des hommes. Elle qui parle beaucoup, finalement NE DIT RIEN, du moins dans le monde où nous vivons.

L'Eglise - à naître ou à renaître

Il y a eu cependant beaucoup de progrès depuis vingt-cinq ans, des militants, des prêtres, de divers ministères, des religieuses annoncent l'Évangile — et ce, d'abord par leur vie donnée, et parfois d'une façon bouleversante pour les gens.

Alors comment peut naître — ou renaître — l'Eglise ?

Il faut voir très clairement ce qui est son commencement sur le terrain. Depuis plusieurs siècles, on a oublié une dimension vraiment constitutive de l'Eglise, celle-là même qui était, pour les apôtres, la dimension première dans le temps : les dons spirituels, les charismes. C'est par eux que l'Eglise commence à pousser ; avant qu'elle soit rassemblée par les sacrements et l'Eucharistie, avant qu'elle soit construite hiérarchiquement. Ce sont les dons répartis parmi les petites gens qui rendent l'Évangile contagieux. Comme saint Paul l'expliquait aux Corinthiens, il faut certes mettre les charismes au service de la communauté ; mais, justement, la communauté a absolument besoin d'eux, si petits soient-ils, pour se constituer : c'est à travers eux, par leur exercice, que l'Esprit fait naître et croître l'Eglise dans un monde non chrétien.

Nous ne cessons de le voir et d'en rendre grâce depuis trente ans.

l'Eglise naît toujours de pentecôte

Inutile d'énumérer et de décrire ces dons : ce sont les mêmes depuis la Pentecôte.

Voici Sylvie, qui a incontestablement le charisme de la consolation des malades. On la voit tous les jours circuler dans les rues, un cabas à chaque bras ; elle connaît tous les malades du quartier ; elle leur porte des revues, des friandises, elle parle avec eux, elle les soutient. Françoise, elle, est marchande aux Pucés. Les Pucés de Montreuil sont un énorme marché où passent, à chaque fin de semaine, plusieurs centaines de milliers de personnes, surtout des immigrés. Françoise connaît un tas de gens — vendeurs ou acheteurs, Algériens, Noirs ou Français —, qui s'adressent à elle pour régler un conflit, demander un conseil, parler de leurs misères ou de leur amour. Que de brouilles elle a effacées, que de foyers désunis elle a raccommodés, que de vrais mariages elle a préparés. Dans chaque groupe d'immeuble, il y a un ou des ménages qui sont le ciment, la conscience, le repère de beaucoup d'autres. Et que d'ouvriers qui sont, dans leurs usines, de véritables éducateurs de la conscience et parfois de la foi ! Nous connaissons ainsi autour de nous des dizaines de personnes qui sont capables de faire comprendre l'Évangile autour d'elles et de lier dans un esprit commun nouveau les gens de leur quartier ou de leur usine.

Comment cette manifestation du Saint-Esprit à travers des gens pas encore rassemblés dans l'Eglise est-elle aujourd'hui considérée ? On n'en dit rien ; le Concile lui-même est resté muet sur ce point. Cependant, si l'Eglise ne recommence pas par reconnaître le travail de l'Esprit sur le terrain, qui le verra ?

et la pentecôte continue

La Pentecôte continue. La Pentecôte, ce n'est pas seulement l'Esprit donné aux apôtres ; la foule aussi qui les écoutait l'a reçu abondamment, sinon elle n'aurait pas accueilli avec foi les choses invraisemblables qu'ils proclamaient. Pierre l'avait bien compris. Dans son discours il reprend à son compte la parole du prophète Joël : « *Il se fera que je répandrai de mon Esprit sur toute créature. Alors, leurs fils et leurs filles prophétiseront, les jeunes gens auront des visions et les vieillards, des songes...* » (Ac 2, 17 ; Jl 3, 1). C'est bien ce qui se passe aujourd'hui. Et nous sommes

un peu comme des chiens de chasse : nous flairons l'Esprit partagé à tant de gens autour de nous. Pour le moment, mis à part une cinquantaine de personnes — toutes militantes —, nous sommes encore une Eglise présacramentaire. Mais l'Esprit qui l'a fait naître saura bien la conduire jusqu'à pleine maturité quand le temps sera venu. Mais il n'est pas de jour où nous n'ayons l'occasion de redire : « *Je te bénis, Père, parce que tu as révélé ces choses aux petits* » (Mt 11, 25 ; Lc 10, 21).

Ce que tu dis suggère ou suppose une théologie de la mission qui peut sembler assez neuve. Sans la développer plus avant, voudrais-tu du moins dire comment tu conçois le rôle du sacerdoce dans cette naissance de l'Eglise ?

On ne peut pas poser la question, en effet, avant d'avoir reconnu l'intervention première de l'Esprit et de ses dons. Les sacrements, l'Eucharistie surtout, sont certainement des nécessités vitales pour l'Eglise, mais ils ne trouvent leur place à part entière dans le cheminement de la mission qu'en un second moment. Alors qu'est-ce qu'un prêtre là-dedans ?

être prêtre là-dedans

Récemment, on me demandait ce que je pense de la crise des vocations sacerdotales. Pourquoi, ai-je répondu, ne pas l'accueillir, dans la foi, comme une épreuve et comme un signe de Dieu ? Pour notre conversion. En tout cas, elle me semble avoir des côtés positifs. Tout d'abord, elle peut conduire les gens de l'extérieur à voir l'Eglise enfin autrement, pour ce qu'elle est vraiment. Dans l'esprit du plus grand nombre, en effet, l'Eglise c'est encore le pape, les évêques, les curés, des cérémonies et des discours souvent incompréhensibles. Mais cette image reçue pourra se transformer si, les prêtres étant moins nombreux, on laisse les chrétiens de la base réinventer une vie commune tout autre centrée sur Jésus-Christ et son Evangile vécu. Alors le mot « Eglise » signifiera à nouveau, comme à Corinthe ou à Ephèse : « les chrétiens, nos frères, au milieu de nous » — l'Eglise dans l'usine, dans la rue ou dans le syndicat. C'est à ce prix que l'Evangile redeviendra contagieux dans les foules.

Deuxième côté positif : les laïcs seront amenés à prendre leurs responsabilités. Je pense à ma mère (mais son cas ne fait qu'illustrer la règle générale) : elle était une pauvre paysanne, elle vivait de l'Evangile, elle a transmis la foi à ses sept enfants. Jamais elle n'a été consultée pour quoi que ce soit. Le curé, brave

et saint homme s'il en fut, décidait tout de lui-même — à moins qu'il ne demande l'avis des notables. Désormais, c'est l'ensemble des croyants qui seront responsables de l'Évangile et de l'Église en marche. Avec les prêtres et les évêques, bien sûr.

Enfin, dans cette situation nouvelle, il deviendra clair que l'Église se réalise d'abord par les dons de l'Esprit, distribués à toute créature, et que c'est seulement au cœur de cette communion d'amour multiple et diverse que retrouvent leur vraie place les sacrements, l'offrande eucharistique et les services hiérarchiques.

La crise des vocations ne signifie donc pas que le Père a cessé d'appeler. Peut-être appelle-t-il pour d'autres ministères, dans d'autres formes de communautés. Selon l'image traditionnelle, le prêtre est d'abord au service d'une communauté chrétienne. Il donne les sacrements et célèbre le culte. Il est aussi l'homme de l'enseignement oral. Est-ce ce ministère-là que Jésus a confié fondamentalement aux apôtres choisis ? Ceux-ci ne sont-ils pas d'abord envoyés parmi les peuples — en priorité parmi les plus ignorants de Dieu — pour l'Évangile ? Un Évangile qui est à vivre et pas seulement à dire. Depuis trente ans, que d'interlocuteurs nous ont dit : « Nous ne comprenons pas votre vie. Si vous passez chaque jour huit heures à l'usine, comment et où trouver le temps de vous acquitter de votre ministère ? ». Mais notre ministère se fait principalement à l'usine ou au chantier !

**adorer
et servir dieu
en esprit
et en vérité**

Saint Paul, parlant du Christ — le Prêtre unique —, lui met sur les lèvres cette prière d'offrande à son Père : « *Tu n'as plus voulu ni holocaustes ni sacrifices. Alors, j'ai pris un corps et me voici, Seigneur, pour faire ta volonté* » (He 10, 5-7 citant le Ps 40, 7-9).

Pour nous, c'est à l'usine que nous essayons de réaliser Sa volonté, de faire venir Son règne, de contribuer à ce que Son nom soit un jour béni des travailleurs, et non plus rejeté ou méconnu.

Si, en fin de compte, nous avons aidé à faire changer les conditions de travail, à éveiller les consciences, à transformer les cœurs et les esprits, à faire croître le respect mutuel et l'union, à défendre les manœuvres, les immigrés et les femmes à la chaîne — à travers tout cela — le Royaume de Dieu s'est étendu, en amplitude et en profondeur.

C'est le véritable *CULTE SPIRITUEL* que nous rendons au Père. Celui dont a parlé si admirablement Isaïe et dont saint Paul disait qu'il consistait à « rendre les nations plus agréables à Dieu » (Rm 15, 16).

Quel poids dans notre Eucharistie !

Il est vrai que, présents ici depuis tant d'années, nous partageons aussi le Pain et la Parole de Dieu avec les frères chrétiens. Nous donnons aussi le pardon des péchés ; mais ne croyez-vous pas que nous avons « délié sur la terre » (et donc délié dans les Cieux), tant de leurs péchés que de leurs entraves économiques, morales ou spirituelles, des frères cent fois plus nombreux que ceux à qui nous avons pu donner l'absolution sacramentelle ? En cela aussi, nous avons rempli le ministère confié par le Christ à ses apôtres...

Il ne me semble pas chrétien que la majorité des prêtres soient au service du peuple déjà rassemblé en Eglise et seulement une petite minorité d'entre eux à celui des hommes — tellement plus nombreux — qui ne connaissent pas Jésus-Christ.

Cet interview d'André Depierre a été réalisé par Yves Jolif pour la revue « Lumière et vie » (n° 140 — novembre 1978). Nous remercions Michel Demaison, directeur de cette revue, ainsi qu'André Depierre, de nous avoir autorisé à publier ce texte dans la « Lettre aux Communautés ». « Lumière et vie » (2, place Gailleton, 69002 Lyon), revue de formation et de réflexion théologiques, paraît à Lyon cinq fois par an. Plus qu'à des théologiens patentés, elle s'adresse à tout chrétien militant, soucieux d'exercer une réflexion critique sur sa propre expérience. La diversité des thèmes abordés — un par numéro — est le reflet de la richesse et de la complexité de nos situations : qu'il s'agisse de la lecture de textes bibliques (« le Jésus historique », « St Paul », « L'Ancien Testament ») ou de la vie des Eglises (« Le Pape et le Vatican », « L'exclusion », « L'Universalité de l'Eglise ») ou encore des grands débats contemporains (« La mort », « Charité et pouvoir », « En toute justice »).

Notre foi à l'épreuve de l'esprit

Marcel Massard

« Nous sommes tous porteurs d'un rejet d'une certaine Eglise monolithique qui a grevé et grève encore nos itinéraires... Quels que soient les combats du passé et du présent, le souci de l'Eglise transparaît dans nos pratiques et nos langages... L'écoute des leçons de la tradition ecclésiale montre que les structures institutionnelles appellent bien des déplacements.

Des déplacements à produire historiquement en tenant compte de la forme des rapports sociaux, des cultures, des rencontres, et des mutations culturelles ; en tenant compte finalement de la multiplication des échanges entre les ensembles humains à la surface de notre terre. Le chantier de ces déplacements est ouvert et nous y apportons notre pierre...

Nous sommes partie-prenante d'un renouvellement possible des formes d'expression de la catholicité de l'Eglise... Nous pouvons alors réentendre la parole de Jésus à Nicodème : « le vent souffle où il veut et tu entends sa voix, mais tu ne sais ni d'où il vient, ni où il va », en acceptant le prix, l'épreuve des chemins nouveaux à tracer, sans céder à la tentation de la dispersion ni de l'éclatement ».

Ces quelques phrases sont tirées de la conclusion des réflexions proposées par Marcel Massard aux participants des journées de juillet 1978 à Fontenay-sous-Bois. Nous donnons ici la première partie de son texte, réservant la seconde au prochain numéro.

Première partie

Nos pratiques et nos langages manifestent des différences : ces différences sont significatives de notre foi

La lecture des écarts entre nos pratiques et nos langages différents fait apparaître la véritable originalité de notre foi.

L'approfondissement qui s'est opéré dans nos démarches respectives depuis quelques années, et notamment à travers les rencontres prêtres ouvriers - Tiers Monde d'août 1976 et d'août 1977, met en relief un fait très important dont nous pouvons peut-être commencer à dégager la leçon.

Nos pratiques et nos langages de croyants chrétiens ne disposent pas d'un dénominateur commun qui nous permettrait de nous rencontrer facilement, à bon compte, sans faire les frais d'une confrontation exigeante. La confrontation est à l'honneur depuis pas mal d'années parmi nous. Mais la session que nous vivons au cours de ces trois journées pousse plus loin l'enjeu de cette confrontation : elle nous incite à ne pas gommer nos différences, mais au contraire à miser sur elles pour discerner la mesure de notre foi.

Nous ne pouvons nous confronter en espérant nous rencontrer sur un noyau essentiel de la foi, un noyau essentiel qui nous dirait une foi pour toutes pourquoi nous pouvons parler de *l'universalité de Jésus-Christ*, ce thème de fond qui polarise notre réflexion depuis le démarrage des rencontres prêtres ouvriers - Tiers Monde. Entre les pratiques et les langages de ceux et celle qui sont au Maghreb, en Afrique Noire ou en Amérique latine et les pratiques et les langages des prêtres-ouvriers, et des autres chrétiens et groupes qui sont représentés dans notre assemblée, il n'y a pas d'*assimilation réalisable*, et je ferais certainement ce matin un très mauvais travail si je prétendais opérer quelque synthèse que ce soit.

Non, il n'y a pas de synthèse possible et praticable, même si Jésus-Christ est le nom unique qui ne cesse de ressurgir dans nos vies, dans nos préoccupations et nos réflexions. Il y a au contraire des écarts à discerner, mais c'est dans la lecture même de ces écarts que va apparaître la véritable originalité de la foi en Jésus-Christ qui guide nos vies. La foi en Jésus-Christ n'est pas un centre dont la position bien identifiée pourrait nous fournir une base de sécurité rassurante, l'illusion de la synthèse, elle est un jeu de relations à travers lequel l'Esprit de Jésus-Christ, l'Esprit qui dans sa prière terrestre lui faisait nommer Dieu son Père, nous conduit vers ce que Paul appelle la profondeur de la richesse, de la sagesse et de la science de Dieu (Rom. 11, 33). Et cette profondeur de la richesse, de la sagesse et de la science de Dieu, nul d'entre nous, pas plus que nulle assemblée de chrétiens ne peut en constituer le savoir établi.

Pour annoncer la couleur d'une manière plus précise, je dirai que nous pouvons encore parler ensemble du même Evangile, prononcer le même Credo, être tributaires les uns et les autres des impératifs de la foi qui sont articulés dans ce Credo ; nous pouvons ensemble célébrer la mort et la résurrection de Jésus-Christ dans l'Eucharistie, comme nous l'avons fait hier au soir. Mais il n'empêche que, dans le même temps, quand nous exprimons notre foi vécue au jour le jour, nous prenons conscience des distances, des tensions, des conflits, voire des incompréhensions qui traversent ce que nous appelons pourtant notre recherche commune ou la communion de nos recherches.

Au regard d'une certaine lecture de la communion dans la foi, on pourrait voir là un déficit. Les chemins que nous essayons de pratiquer depuis quelques années peuvent montrer au contraire qu'il s'agit d'une richesse, porteuse de beaucoup de promesses, dont nous commençons seulement d'inventorier la fécondité. La réflexion qui va suivre peut indiquer ainsi un point d'arrivée qui est en même temps un tremplin pour l'avenir.

1. Le rapport entre nos pratiques et nos langages

[Les cohérences que nous parvenons à formuler ont inévitablement leurs limites. La structuration des expressions de notre foi manifeste en même temps leur limitation. Principe de structuration = principe de limitation].

Le travail de réflexion qui a préparé cette session a permis à certains d'entre nous de formuler la manière dont ils tendaient à expliciter leur démarche de foi dans les solidarités et les situations qui sont les leurs. Nous avons notamment entendu l'expression de deux itinéraires significatifs : celui de l'équipe d'Alger et celui de l'atelier Prêtres-ouvriers.

Ce qui apparaît d'abord à la lecture de ces textes, c'est le *rapport étroit qui s'établit entre les langages et les pratiques*.

● Je prends d'abord quelques expressions significatives du dernier compte rendu de *l'atelier prêtres-ouvriers* (rencontre des 15-16 avril 1978) :

« Il ne s'agit pas d'abord d'adapter le langage religieux au monde ouvrier avec des mots qui lui parlent, il s'agit avant tout de situer la foi autrement dans l'effort entrepris par la classe ouvrière pour se libérer de son exploitation. Il s'agit de découvrir, de vivre et de dire les chemins d'une foi qui ne soit pas incohérente avec ce que nous vivons dans la classe ouvrière ».

Une autre expression :

« Si le marxisme me propose un plus-homme dans lequel je me reconnais humainement et rationnellement, c'est là que je veux la foi et pas ailleurs. Et si on me propose une foi qui récusé, empêche ce « plus-homme », je n'en veux pas. C'est là qu'il m'appartient de chercher, à travers une pratique, comment la proposition d'annoncer Jésus-Christ m'interpelle au cœur des rapports sociaux ».

Et enfin :

« Dire cela, c'est souligner que cette démarche n'affirme pas au départ une prétention universelle. Nous ne disons pas que c'est la seule possible, nous disons que c'est celle qui s'impose à nous, et nous savons bien qu'elle reste grevée de nos contingences et de nos limites ».

Ce qui est énoncé dans ces expressions est très important. Est récusé un langage religieux indépendant des pratiques vécues et qu'il s'agirait simplement d'adapter. Est recherché au contraire *un langage de la foi cohérent avec les pratiques vécues*. « La foi doit parler là et pas ailleurs ». Mais on reconnaît alors que ce langage ne peut affirmer au départ de prétention universelle, c'est *un langage marqué par nos contingences et nos limites*.

● Je prends maintenant appui sur les textes préparatoires au *rapport d'Alger*. Et je mettrai simplement en lumière ce que l'on peut appeler la pratique ou la reconnaissance de l'autre qui, dans le contexte culturel et religieux du Maghreb, marque étroitement la question de l'annonce de la Bonne Nouvelle de Jésus-Christ.

A la question : « Compte tenu du monde dans lequel nous vivons, faut-il annoncer la Bonne Nouvelle de Jésus-Christ ? ». les réponses interviennent très concrètes : « Il nous semble que nous ne pouvons rien dire de Jésus-Christ avant d'être devenu, sans hypocrisie, le frère de l'autre, partageant le pain blanc et le pain noir de son existence. Nous éprouvons le besoin d'être solidaires de l'autre, d'être imprégné de sa culture, de sa vie, de saisir mieux de l'intérieur quelles sont ses raisons de vivre. Avant de prétendre témoigner de ce que nous vivons, nous pressentons qu'il faut opérer la reconnaissance de l'autre dans ce qui fait son originalité, sa richesse, sa positivité ».

Autre expression encore : « Avant même de parler d'annonce, il serait nécessaire que nous puissions peut-être mieux comprendre :

- ce qu'est la vision religieuse de l'homme musulman avec lequel nous vivons,
- ce que sont la morale et l'éthique qui en découlent,
- ce que sont les critères moraux qui déterminent les relations personnelles, les relations familiales, les relations conjugales, les rapports sociaux... ».

Pratique de la reconnaissance de l'autre donc, qui, dans le contexte culturel et religieux de l'Islam, impose ses contraintes et ses exigences à la recherche de l'annonce de la foi : « L'annonce est à elle-même son propre obstacle », dit le rapport préparatoire d'Alger ; ce qui fait écho « au langage religieux indépendant » récusé par l'atelier des prêtres-ouvriers. « Pas de langage sur Dieu indépendant d'un langage sur l'homme » disait l'atelier du Bâtiment et Travaux Publics. Une pratique soucieuse de communication, là où l'étrangéité s'est imposée, conduit à un certain langage : ce langage a ses silences et ses hésitations : se taire sur la divinité de Jésus-Christ, sur la croix, sur la Trinité. C'est un langage qui mûrit dans une lente intériorisation, il demande de longs cheminements. Il ouvre à des questions radicales : Jésus est-il une voie parmi d'autres pour accéder à Dieu ou est-il la voie ? Il porte en lui le poids des compromissions passées de l'Eglise avec l'entreprise coloniale. Il veut manifester avant tout le souci de se démarquer du prosélytisme en essayant, je cite : « de faire constater la gratuité de notre présence ici, en évitant tout affrontement qui pourrait laisser entendre que nous avons des idées derrière la tête ».

Ce langage, tributaire de la pratique de la reconnaissance de l'autre dans le contexte d'une confrontation culturelle et religieuse onéreuse où le passif, jusqu'à aujourd'hui, l'a emporté de beaucoup sur l'actif, est aussi, *un langage qui a ses contingences et ses limites*. Il s'impose, sans pour autant pouvoir revendiquer la prétention à l'universel.

D'autres exemples seraient possibles, tirés d'autres groupes de notre assemblée. Je dois me limiter. J'ai pris ceux qui ont été particulièrement en relief dans notre session. Tels quels ils manifestent très fortement le rapport étroit qui se noue entre nos pratiques et nos langages. J'ai repris et souligné le terme de « limites », il ne faut pas l'entendre d'une manière péjorative. Il indique simplement que, dans les espaces donnés où nous jouons

nos vies, nos pratiques et nos langages se structurent d'une certaine manière.

Pas de pratiques ou de langages dominants possibles, mais simplement des pratiques et des langages tributaires des rapports sociaux qui s'imposent dans un espace socio-culturel donné et qui structurent, que nous le voulions ou ne le voulions pas, notre manière de vivre, de nous comprendre, de communiquer, de vivre les échanges et les relations quotidiennes, comme ils structurent nos regards sur l'avenir, nos visées plus ou moins globalisantes.

C'est ainsi que l'on peut dire que le principe de structuration de nos pratiques et de nos langages dans un espace donné est aussi un principe de limitation. C'est là une leçon que nous pouvons tirer d'une lecture plus scientifique de nos pratiques et de nos langages, lecture que nous développons dans le compagnonnage du marxisme comme dans le compagnonnage avec les diverses disciplines des sciences humaines. Nous verrons plus loin qu'une telle réflexion ne met pas en cause le jeu de nos libertés dans leur amplitude et leurs combats. Elle oblige simplement à *voir comment est toujours situé concrètement — avec un indice de particularité indépassable — ce jeu de nos libertés.*

2. Un travail critique sur les représentations de notre foi : décapage et approfondissement

L'événement Jésus-Christ est impliqué partout dans nos démarches, mais il n'est « saisi » nulle part.

Depuis quelques années nous avons tous vécu les uns et les autres — je reprends nos expressions habituelles — des décapages, des nuits de la foi, des passages au désert. Nous avons tous vécu, les uns et les autres, pour reprendre une expression forte entendue à Annaba, « la mort d'un certain Dieu ». Nous avons tous connu l'effritement de certains visages de Jésus-Christ qui ont pu nous guider dans notre foi.

Et même les expressions que nous avons privilégiées au cours des précédentes sessions : Jésus-Christ Libérateur, Jésus-Christ Bonheur des hommes, Jésus-Christ Révéléateur du Père, ne sont pas davantage à l'abri de notre esprit critique. Ces expressions peuvent, elles aussi, être rongées par le ver du soupçon.

Nous avons ainsi appris la précarité des expressions de notre foi, nous avons opéré la prise de conscience, comme dit un compte rendu d'une rencontre de la formation continue, du « *caractère fragmentaire et relatif de toute représentation de Jésus-Christ* ».

Opération qui ne va pas sans crise ; mais opération pourtant où nous avons retrouvé l'inspiration profonde qui traverse la tradition de la foi : *il n'est pas de « saisie » possible de Jésus-Christ, il n'est pas de savoir exhaustif sur Jésus-Christ*. Tout langage théologique n'est qu'un certain langage, comme tout énoncé de foi à un moment de notre histoire n'est qu'un certain énoncé. Les impératifs de la foi qui parlent dans le Credo ne peuvent être contenus dans les discours que nous pouvons produire.

Et pourtant *travailler à dire notre foi, cela s'impose au cœur de nos différents itinéraires*, quelles que soient les difficultés que nous rencontrons. « Ces hésitations engendrées par le réel sur lequel nous butons, dit le rapport préparatoire de l'équipe d'Hussein-Dey, et qui nous empêchent, si nous tenons compte de l'hypersensibilité du monde algérien musulman, d'annoncer explicitement Jésus-Christ, n'ont cependant pas étouffé en nous la conviction que nous devons continuer d'annoncer Jésus-Christ ».

« Comme le disait l'un d'entre nous, dit encore ce rapport : « Je ne peux enlever de mon existence le fait d'avoir à dire Jésus-Christ, sans enlever toute signification à ma vie ici ». Ceci nous paraît une exigence fondamentale ». Et cette exigence fondamentale parle de la même manière dans l'équipe de Tunis ; elle est le ressort de ce que cette équipe a appelé son « utopie » : l'utopie de Tunis dit-on communément parmi nous aujourd'hui.

Mais cette exigence doit reconnaître, dans le même temps, son *inadéquation* à ce qu'elle vise, à ce qu'elle poursuit. Il y a là un fait majeur de l'annonce de la foi et des travaux qu'elle implique.

Dire notre foi en Jésus-Christ aujourd'hui, ce n'est pas espérer en faire le tour, c'est plutôt *découvrir la distance qui sépare tous les énoncés que nous pouvons en produire de la Bonne Nouvelle, de la Parole vive que nous discernons et accueillons dans l'Évangile*.

Ces énoncés peuvent être balbutiants, marqués de bien des hésitations, comme cela a été noté dans le rapport d'Alger « (bien d'autres comptes rendus d'atelier parleraient dans le même sens) » ces énoncés peuvent trouver une certaine cohérence, mais de toute manière ils sont marqués les uns et les autres de l'indice

de cette distance. Reconnue comme une proposition fragile et balbutiante ou coulée dans un certain béton idéologique (pour reprendre une expression de l'atelier des prêtres-ouvriers) *la foi ne connaît pas le terme de son propos*. Elle a toujours la figure d'une phrase inachevée, elle est marquée d'incomplétude, et les cohérences dogmatiques les plus bétonnées avouent toujours un jour ou l'autre les limites des discours qui les portent et les affirment.

Les énoncés de notre foi, aujourd'hui, dans le présent de notre histoire, sont liés à des itinéraires différents, à des espaces socio-culturels différents. Ils ne relèvent pas des mêmes conditions de production et, tout comme les textes du Nouveau Testament qui sont leur référence normative, ils ne sont ni homogènes, ni réductibles, ni assimilables les uns aux autres.

Ce fait majeur de l'énonciation historique de notre foi nous invite alors à comprendre que si l'événement Jésus-Christ est impliqué partout dans nos démarches, comme le point focal d'une recherche qu'aucun de nos discours ne peut clore, il n'est pourtant saisi nulle part. Saisi par la Parole vive de l'Évangile au cœur de nos démarches de croyants, nous ne parvenons pas à saisir une fois pour toutes cette Parole. C'est une allusion à une parole de Paul en Philippiens 3,12 : « Je m'élançe pour tâcher de le saisir, parce que j'ai été saisi moi-même par Jésus-Christ ».

Les écarts qui interviennent dès les débuts de l'Église entre les expressions normatives de la foi en Jésus-Christ sont le signe historique privilégié de *notre impossibilité humaine à saisir Celui que nous nommons le Christ*. Ces écarts sont le signe que l'événement Jésus-Christ appelle, au gré des moments de l'histoire, des cultures et des rapports sociaux, *une multiplicité d'expressions nécessaires les unes aux autres mais jamais suffisantes*. Le sens de cet événement ne peut être réduit aux formes actuelles de nos affirmations, pas plus qu'à telle ou telle de ses formes antérieures : il est approché et révélé par le *rapport* qui existe entre elles. Et fondamentalement, dès les débuts de l'Église, ce rapport est manifesté par *la pluralité des langages initiaux* (langages apostoliques et langages évangéliques), parlant chacun différemment de l'origine et de l'événement unique (Jésus) qui les a tous rendus possible. Et pourtant cette origine, cet événement unique n'est donné une fois pour toutes par aucun d'eux, si primitifs ou historiques soient-ils. (Cf. Michel de Certeau : « La rupture instauratrice »).

Ces réflexions nous conduisent au troisième point, qui voudrait être un apport-clé de notre recherche.

3. La distance entre l'homme et Dieu parle dans les écarts qui différencient nos démarches

La Vérité de Dieu n'est pas en notre pouvoir historique : l'absence — présence de Dieu.

« *Jésus est l'Autre. Il est le disparu vivant dans son Eglise. Il ne peut être l'objet possédé* » (Michel de Certeau).

En christianisme nous confessons que Dieu est entré en histoire et que la vérité sur Dieu et sur le monde est à déchiffrer sur une figure historique contingente, celle de Jésus de Nazareth.

Le croyant chrétien, quelque soit l'espace socio-culturel où il est appelé à vivre, est constamment renvoyé au caractère contingent et historique d'une Eglise ou des Eglises témoignant de la foi, en même temps qu'au caractère contingent et historique des événements qu'annonce et célèbre cette foi. Nous confessons ainsi que Dieu est entré en histoire.

Mais il y a deux termes dans cette proposition : le terme « Dieu » et le terme « en histoire ». Et là intervient un carrefour de l'intelligence de notre foi.

Dans nos pratiques et nos langages nous pouvons toujours *faire comme si la confession de Dieu entré en histoire en Jésus-Christ mettait Dieu à la disposition de notre pouvoir historique. C'est la source de tous les dogmatismes* qu'ils soient de droite ou de gauche, qu'ils soient intégristes, conservateurs ou progressistes. C'est la source de toutes les théologies qui s'affichent en position dominante, c'est la source de la prétention de la théologie occidentale à régir l'écoute de l'Évangile par les divers peuples de la terre. Les chemins que nous cherchons à tracer aujourd'hui nous libèrent peu à peu d'une telle prétention.

Il n'y a pas de théologie universelle possible et praticable, tout simplement parce que nous sommes en histoire, tributaires des déterminations historiques sociales et culturelles où nous vivons, redécouvrons le sens de notre foi, et cherchons les voies d'une annonce possible. En un mot nous ne parlons pas « en Dieu », *nous ne disposons pas de l'éternité* ; nous essayons beaucoup plus humblement de parler en histoire de Dieu qui s'est dit en Jésus-Christ.

Si Jésus-Christ a dit la vérité de Dieu au cœur de notre histoire, il l'a dite dans un moment de l'histoire qui a pour nous, aujourd'hui, la figure d'un passé contingent et déterminé, qui a pour nous, aujourd'hui, la figure d'un ensemble de textes scripturaires que nous devons constamment relire et interpréter, ce qui est la base même du travail théologique dans la pluralité de ses discours. Vérité de Dieu et Histoire sont en rapport mais la figure contingente et déterminée de ce rapport ne cesse d'*infliger un démenti à toute prétention de la pensée théologique à rejoindre en elle-même la Vérité de Dieu.*

Le marxisme conséquent sait aujourd'hui qu'il ne peut faire l'économie de la grande leçon de Lénine qui a été reprise dans la réflexion de l'atelier des prêtres-ouvriers : l'évolution des rapports de production au plan de chaque pays comme au plan international impose, aux différents moments de l'histoire, dans la diversité des formes de rapports sociaux, de « pratiquer l'analyse concrète des situations concrètes ». *Il n'y a pas d'analyse scientifique qui puisse prétendre au savoir exhaustif, ni disposer de grilles ou de repères décisifs.*

L'intelligence de la foi redécouvre aujourd'hui qu'elle ne dispose pas davantage de piédestal dominateur et qu'elle ne peut se dispenser, elle aussi, de l'analyse concrète des situations concrètes. L'impact des sciences humaines nous a progressivement *purifiés des abus de pouvoir, des sacralisations abusives de trop de nos discours ecclésiaux.* Les dogmes ne sont pas des fétiches que l'on doit adorer, ils sont des repères fondamentaux de l'intelligence de la foi, mais des repères toujours tributaires des pratiques et des langages qui ont conditionné leur formulation. Le sens de la foi qui parle dans un dogme est toujours imbriqué dans un matériau de langage relatif situé culturellement et daté historiquement.

De telles réflexions n'ouvrent pas la voie à un relativisme théologique inconséquent, ni encore moins à l'éclectisme théologique, à une atomisation des énoncés de la foi au gré des groupes sociaux et des cultures. J'insisterai là-dessus tout à l'heure. Elles veulent simplement montrer que *parler du Dieu de Jésus-Christ en histoire, dans les particularités culturelles et sociales où les hommes vivent et posent la question du sens de leur existence, c'est ouvrir à chaque fois l'espace de l'altérité de Dieu.* De cet espace, aucune pratique ni aucun langage ne peuvent fournir la mesure.

« Jésus est l'Autre. Il est le disparu vivant dans son Eglise. Il ne peut être l'objet possédé », dit Michel de Certeau.

La présence de Jésus-Christ affirmée dans la foi est inséparable de son effacement. Mort et ascension, disent les Evangélistes. Présence - absence, dit-on communément aujourd'hui ; présence - absence qui montre alors que les objectivations que réalisent nos pratiques et nos langages ne sont pas des objectivations de la Vérité de Dieu. Elles ne peuvent qu'en montrer qu'en réfracter la sollicitation : l'appel et la promesse.

L'accueil et l'écoute du témoignage apostolique et évangélique qui nous est livré dans les écrits du Nouveau Testament ne cessent d'ouvrir et de *réouvrir à une relation, à un échange dont aucune forme d'Eglise ne possède le code décisif.*

L'Evangile de Jésus de Nazareth, le Crucifié et le Ressuscité, sera toujours à décoder, au gré de nos situations diverses, parce que sans doute y parlent un Don et une Promesse qui provoquent nos pratiques et nos langages à de *constants déplacements.*

Ces déplacements creusent des écarts dans le temps et dans l'espace entre les formes historiques du témoignage ecclésial. Les écarts ne sont pas en eux-mêmes le fruit d'une infidélité à l'Evangile, l'infidélité naît au contraire de la prétention à les combler, ce qui, en effet, a toujours conduit à « des pratiques d'évangélisation par colonisation » comme l'a souligné l'atelier des prêtres-ouvriers, à des pratiques où la sève des diverses cultures humaines ne peut s'exprimer.

Le mystère de Dieu qui parle au cœur des hommes que nous sommes est un jeu de relations dont l'amplitude nous provoque et nous dépasse en même temps. Nous l'approchons dans les rapports que nous travaillons à établir entre nos pratiques et nos langages de croyants différents comme nous l'approchons d'une manière qui creuse encore davantage nos propres conversions dans les rapports que nous tissons avec ceux et celles qui ne partagent pas notre foi. Ces rapports sont tous *marqués d'une particularité indépassable en même temps que traversés par l'appel eschatologique de la communion.*

Ces dernières réflexions de Marcel nous orientent vers la deuxième partie de son intervention que les lecteurs trouveront dans le prochain numéro.

créons l'événement... des soirées veillées

« fou libre » - Le Mans...

« finissez d'entrer » - Limoges...

« trace vive » - Grenoble...

une initiative Mission de France — diocèses — Association

« Pleins feux » — Nancy — 14 février 1979

En mars 1976, la Mission de France et le diocèse du Mans lançaient ensemble, à des jeunes, un appel à devenir responsables de l'avenir de la foi et de l'Eglise. Cet appel leur fût adressé au cours d'une veillée intitulée « Fou libre »... parce que, sûrement, il faut à la fois être un peu fou et commencer à se libérer d'un univers de surconsommation pour comprendre la « folie de Dieu » dont parle l'apôtre et suivre Jésus-Christ aujourd'hui.

C'est donc dans un « diocèse associé » (1) qu'a eu lieu le premier fou libre. En de nombreux endroits, des membres des équipes associées, comme de la

(1) On entend par « Association » des équipes diocésaines qui, dans le cadre de leur « pays » d'origine, avec l'accord des responsables de leur église locale, entreprennent une démarche missionnaire de même type que l'expérience de la Mission de France.

Mission de France, se mettent au service des jeunes, de leur avenir dans la foi et l'Eglise... un avenir à construire avec eux, par eux. Sous l'impulsion de l'équipe « Information-Dialogue » (2), diverses collaborations se sont développées avec d'autres diocèses, associés ou non. Le même appel rejaillit et se répercute comme en écho dans des veillées, des week-ends de rencontre, des groupes de jeunes et de foyers...

A Nancy, quelques centaines de jeunes passaient ensemble la fin d'après-midi et la soirée du 14 février dernier. Donnons-leur la parole à travers ces échos rapportés par Jean TOUSSAINT, qui se prépare au ministère sacerdotal dans la Mission de France et qui a vécu cette veillée.

(2) « Information-Dialogue », 37, rue du Château, 92100 Boulogne-sur-Seine.

Viens, on t'attend

Depuis deux jours ce tract est distribué à Nancy... Des affiches, placées un peu partout lancent la même invitation. Invitation ?... De qui ?... A qui ?... Pourquoi ?...

Après la réponse positive du diocèse de Nancy à la proposition d'y organiser une veillée de type « Fou libre », un groupe de préparation s'était constitué. Composé d'une vingtaine de jeunes, il rassemblait

*Avenir... Absolu...
Recherche... Partage... Bâtir...
Aujourd'hui être heureux,
à l'aise dans sa peau.*

*Une multitude d'appels
venus du monde...*

*Pourquoi pas
une multitude de réponses... ?*

Quelle sera la mienne. la nôtre ?

***Viens, on t'attend
comme tu es
avec ce que tu vis***

à partir de 18 h 30.

Apporte ton casse-croûte.

ceux qui se sont déclarés intéressés par ce projet. Très divers au point de départ, ce groupe a progressivement trouvé sa cohérence. Et c'est lui qui a tout pris en charge, l'organisation de la soirée comme la préparation matérielle.

Quelle était donc la proposition à laquelle avaient répondu ceux et celles qui ont formé ce groupe ?

Le Christ n'a pas cessé d'appeler au service de la foi

On entend parler un peu partout de crise de la jeunesse,
de crise des vocations...

Le Christ n'appellerait-il plus ?

...C'est faux : on ne sait plus lire ses appels
ou alors, on ne sait plus créer pour répondre aux besoins des jeunes.
A l'heure actuelle, on ne propose plus dans l'Eglise.

On s'enferme dans de multiples difficultés...

Si on avait un peu d'audace !...

Si nous faisons résonner cet appel aux 18-30 ans :

« Qu'êtes-vous prêts à faire pour que l'Eglise de Jésus Christ
vive et témoigne valablement de Lui, dans le monde qui est le nôtre ? ».

L'Evangile est folie, et folie à proposer à des libertés.

Comment accueillir l'esprit qui souffle où il veut ?

Il y a place pour l'invention...

Des jeunes, plongés dans le monde de l'incroyance,
attendent des raisons d'agir et d'espérer.

La plupart gardent un certain lien avec l'Eglise.

« Parmi eux, beaucoup perdent les pédales sur le plan de la foi...

Quand ils sentent qu'on va de l'avant, ça les intéresse.

On redonne de l'espérance à des jeunes essoufflés.

En fait, il y a chez eux une certaine attente.

Ils ne sont pas abîmés par nos querelles.

En même temps, ils sont méfiants :

ils cherchent une Eglise chaleureuse qui ne les récupère pas,

une Eglise faite d'hommes et de femmes de conviction,

qui ont le courage de prendre position et de dire pourquoi.

Surtout, il y a chez eux une soif immense de formation biblique et spirituelle ».

Pour étancher cette soif,

**pour que des jeunes deviennent de plus en plus responsables de la foi
pour qu'à leur manière, ils participent à l'annonce de la Bonne Nouvelle.**

Créons l'événement...

Une soirée veillée où retentiront ces questions :

La foi, pour moi, qu'est-ce que ça veut dire ?

Qu'est-ce que j'essaie de faire pour vivre la responsabilité de la foi ?

Qu'est-ce que l'Eglise me propose pour vivre cette responsabilité ?

Cette proposition suit donc son chemin jusqu'au 14 février. Depuis une heure, ils arrivent par petits groupes. 19 h 30 ...L'Eglise Sainte-Anne est pleine.

Vaste et moderne, elle a été transformée : tous les bancs sont déboulonnés, trois grands écrans cachent l'autel. Nous sommes tous assis au coude à coude sur de grands tapis. Les derniers arrivés enjambent difficilement tous ceux qui sont déjà installés. Certains ont reconnu celui qui nous fait chanter les refrains

Qu'est-ce que vivre ?

Dominique, un membre de l'équipe de préparation, nous accueille en quelques mots et Jean Debruyne, prêtre de la Mission de France, introduit un montage audio-visuel, « L'absent du samedi », dont il a composé le texte. Nous sommes invités à laisser les images et les mots retentir en nous. Qu'importe de tout comprendre quand le plus important est que nous puissions ensuite prendre la parole ! Les lumières s'éteignent ; voici les premières images et les premières paroles : « ...Tout a commencé dans la rue, dehors et non dedans... Pourquoi est-ce toujours dehors que tout commence ?... ».

Impossible de résumer « L'Absent du Samedi » ! Comme le dit Jean Debruyne : « C'est avant tout un montage audio-visuel créé, écrit et réalisé comme tel, images avant que d'être mots, paroles avant que d'être écriture... Ce sont des

que nous reprendrons : c'est Gaétan de Courrèges, prêtre, chanteur et guitariste, celui qui a composé bon nombre des chants de la veillée.

Combien sommes-nous ?... disons 450. On sent qu'il y a des groupes constitués ; des copains se retrouvent. Il y a certainement aussi des isolés, un peu perdus dans cette foule. Tous ont jugé cette invitation suffisamment importante pour « monter » à Beauregard par cette froide et pluvieuse soirée de février.

réflexions de jeunes, des groupes de partage et d'échange qui ont produit la matière première de ce montage... C'est un appel à envisager ensemble l'avenir de l'Eglise ».

Entre les séquences, comme pour respirer, nous reprenons avec Gaétan quelques refrains :« Mais qu'est-ce que vivre ? », « Mais qu'est-ce qu'on peut y faire ? »... Un couplet aura sans doute frappé tous les lorrains, car Pompey est à quelques kilomètres, Longwy n'est pas loin :

*« Trois cent millions de vieux mineurs
des vieux mineurs du fond du cœur
trois cent millions de vieux mineurs
creusant les tailles du bonheur
Ils revenaient de longues nuits
Tous les mineurs de l'espérance
Non ce n'est pas une foule
C'est le peuple de l'Esprit ».*

Doucement les lumières se rallument. Nous descendons tous au sous-sol pour « casser la croûte » et reprendre nos esprits. Le long des murs, des stands sont disposés : ils présentent les différents groupes ou mouvements qui proposent leurs activités. A Nancy, ces stands

étaient peu nombreux : Scouts et Guides de France, Centre de préparation au mariage, Jeunes en recherche, Information-dialogue et divers groupes de prière. Ailleurs, à Montpellier par exemple, des mouvements tel que la J.O.C. avaient présenté leurs activités...

Qui suis-je, qui es-tu ?

Nous voici remontés dans l'église... Jacky, Marie-Christine, Marie-Agnès et Francis, Lydia et d'autres aussi, nous disent ce qu'ils cherchent, ce qu'ils croient, ce qu'ils souffrent, ce qu'ils espèrent. Écoutons-les.

Jacky, étudiant en sociologie, ancien du petit séminaire : « J'ai l'impression d'être dans une impasse. Je n'arrive pas à retrouver mes billes dans l'Eglise. Je cherche quelque chose, mais je ne sais pas quoi ».

Marie-Christine, de l'école d'Assistants sociaux, originaire du pays haut : « J'habite la région de Longwy, la cité du fer, ou plutôt ce qui était la cité du fer... Malgré les problèmes d'argent, malgré les licenciements, le sidérurgiste lorrain doit vivre sa foi, et il faut faire un gros effort pour garder, dans ces conditions, sa foi en Christ et surtout sa foi en autrui... Beaucoup d'ouvriers vont devoir déménager. Est-ce que le sidérurgiste lorrain saura rencontrer et partager Dieu avec son nouvel entourage ? C'est à nous, jeunes, de prendre conscience de ces problèmes quotidiens, de garder l'espoir et le désir de la vivre en chrétiens parmi les autres ».

Marie-Agnès et Francis, deux fiancés : « L'amour est venu illuminer notre vie... Peu à peu nous nous sommes aperçus que ce n'était pas si facile ; l'amour s'apprend... Nous essayons que notre amour soit à l'image de la tendresse que Dieu donne à l'humanité, nous découvrons que notre amour peut être une réserve de construction immense ; cela nous invite à nous ouvrir aux autres, à lutter contre la possibilité d'avoir trop d'argent, à lutter contre l'injustice, dans des actions collectives... Il faudra réagir contre l'habitude, l'encroutement dans de fausses valeurs... Où puiser tant d'énergie, comment oser prendre tant de risques ? L'évangile sera notre ligne de conduite... Ce soir nous voudrions vous transmettre un double message : oui aujourd'hui, ça vaut encore la peine de croire en l'amour, de réfléchir au mariage, à la fidélité pour toute une vie ; Jésus Christ attend chaque homme, chaque couple dans l'épaisseur de la vie quotidienne et la densité de son vécu ».

Lydia, sage femme, qui envisage la vie religieuse, après avoir présenté son itinéraire, du doute au désespoir, de la mort à la vie, conclut : « Aujourd'hui, je

reconnais dans cette première interpellation, la plus grande chance de ma vie : celle d'entrer dans le mouvement d'amour de Dieu. Concrètement, cela passe par le banal de la vie : la façon de recevoir les événements, l'équipe de travail, les couples rencontrés, les groupes auxquels j'appartiens, la famille qui ne comprend pas... TOUT prend couleur d'espérance, TOUT est signe d'amour. Cette aventure de l'engagement religieux, je suis prête à la tenter jusqu'au bout car je ne suis pas seule ; il y a d'abord ce Dieu si présent par Jésus, il y a vous sans qui je ne veux pas et je ne peux pas m'embarquer ».

Dominique, en formation à la Mission de France, évoque la mort d'un copain incroyant et continue ensuite : « Bien sûr, ma foi a été mise en question, transformée par ces amis en qui je découvrais une ouverture et une profondeur insoupçonnées. J'ai redécouvert l'importance de la prière, de l'Humilité ; et aussi la nécessité de ne pas vivre ça seul, mais de réfléchir avec d'autres chrétiens. Mais surtout, j'ai compris que je ne peux plus continuer à être chrétien si je ne suis pas en permanence en dialogue et en

recherche avec tous ces non-croyants qui sont la majorité de ceux qui nous entourent... De fait, ce sont eux qui m'ont aidé à devenir plus adulte dans ma foi et qui ont vraiment ancré dans ma tête cette idée de vivre au service de la foi et de devenir prêtre... Et c'est justement parce que la foi en Jésus Christ me rend heureux que j'ose croire que ça pourrait rendre heureux aussi ces amis incroyants. S'ils pouvaient découvrir un jour Jésus Christ comme un chemin de vérité et de bonheur pour leur vie, ce serait quelque chose d'extraordinaire pour eux. En même temps, ça nous remettrait en cause, nous chrétiens : il faudrait se décider à construire avec eux une Eglise nouvelle, une Eglise où ils pourraient respirer, une Eglise qui serait leur Eglise... ».

L'équipe de préparation avait donc choisi que des jeunes s'expriment. Il en est ainsi à chaque veillée, chaque rencontre. Parfois aussi, d'autres disent qui ils sont et ce qu'ils font au service de la foi et de l'Eglise. A Limoges, un prêtre-ouvrier faisait partie de ces « témoins » qui partagent leur recherche et lancent leur cri...

Ensemble, prenons la parole

Après ces témoignages, l'assemblée se divise en petits groupes. Chacun peut alors réagir, dialoguer, partager... et chaque groupe inscrit quelques mots de son échange sur un grand cube couvert de papier blanc : vivre, oser, vérité, amour,

joie... des questions, des appels, des actes de foi... mais aussi des cris. Avec ces cubes s'édifie peu à peu, sur plusieurs mètres de haut, un « mur de la parole ».

Regardons.

<i>Pourquoi vivre ? Vivre toujours ? Solidaire comment ?</i>	<i>Vivre comme ? Vivre avec ? Vivre seul ?</i>	<i>Pourquoi parler avec des sourds ?</i>	
<i>Vivre et aimer le Christ il est le vivant le vrai homme.</i>	<i>Osons nous mouiller... Allo !</i>	<i>Mais Qu'est-ce que la foi ? La foi en quoi ? la foi en qui ?</i>	<i>Pourquoi y a-t-il des marginaux ?</i>
<i>Ecoute et tout sera possible.</i>	<i>Osons partager profondément avec d'autres</i>	<i>Lutte et contemple</i>	
<i>J'ai simplement envie de vivre</i>	<i>Oser penser autrement que l'opinion publique</i>	<i>J'ai un but : ne pas avoir une vie banale</i>	<i>La foi ? la messe ?</i>
<i>Dieu existe et nous aime</i>	<i>Votre foi vous drogue</i>	<i>Aimer, partager, servir espérer en l'autre</i>	
<i>partager, s'ouvrir : ouvrons nos yeux regardons-nous</i>	<i>Dieu au milieu de nous</i>	<i>Les chrétiens, c'est de la merde. Comment en sortir ? Qu'est-ce que vivre ?</i>	
<i>J'oserai Parler</i>	<i>On rit On parle On fait semblant</i>	<i>Je travaille mal Je parle mal Je ris mal Je pleure mal Je vis mal.</i>	

Tu es avec nous, discrètement

Le mur a été « lu », en entier, comme un psaume. Une autre parole va suivre, celle de l'Évangile : c'est le récit des pèlerins d'Emmaüs qui a été choisi par le groupe de préparation, en écho au montage. Puis, la veillée se transforme en prière. Tour à tour, plusieurs jeunes expriment sous forme d'intentions les appels du monde d'aujourd'hui. Au milieu d'eux, le Père Delaporte, évêque auxiliaire de Nancy, qui a participé à la veillée, partage sa propre prière :

« A Emmaüs, les disciples en étaient encore au vendredi. Ils te croyaient mort, Seigneur. Ils s'en retournaient chez eux, découragés... Et sans que, d'abord, ils s'en aperçoivent, tu étais là, toi l'absent du samedi. Tu leur as ouvert le cœur, ils ont changé de route — du tout au tout — et ils sont repartis, à grandes enjambées, heureux, pour préparer dimanche, pour allumer une fête au cœur de l'humanité, la fête du Ressuscité, de l'amour plus fort que toutes les morts.

Aujourd'hui à Longwy, c'est encore vendredi. Au Chili, au Cambodge et beaucoup d'autres pays, c'est encore vendredi. Quelquefois aussi dans nos vies de jeunes, c'est aussi vendredi, parce que l'avenir est bouché ou qu'il fait bien noir.

Et voilà qu'ensemble nous faisons maintenant l'expérience que c'est déjà samedi. Seigneur, toi l'absent du samedi, il semble que ce soir tu es avec nous, discrètement ; tu as partagé nos questions et nos cris. Et — merveille ! — de ces questions souvent bien lourdes, tu fais jaillir des appels, des appels légers et brûlants comme des flammes de lumière.

Certes, nous tous qui sommes là ce soir, nous sommes à des niveaux différents de recherche, de foi ou d'engagement. Mais ce qui m'a frappé pour ma part, c'est ceci : par tout ce que nous nous sommes partagé, nous nous sommes appelés les uns les autres pour aller plus loin...

« Et ensuite ? » disait un de vos cubes. Et demain ? Seigneur, tu sais combien c'est là ma question et ma prière d'évêque. Mais en même temps je suis sûr de ceci : cet avenir, c'est toi qui nous le donnes. Tu nous fais cette confiance de le construire avec toi. L'avenir du monde mais aussi l'avenir de la foi, l'avenir de l'Eglise, d'une Eglise où l'on respire et où l'on vit à plein. Cet avenir, tu nous le confies à chacun, dans la mesure de nos appels diversifiés. Oui, l'avenir de la foi, l'avenir de l'Eglise, il dépend de Marie-Agnès et de Francis, et du témoignage de leur vie de foyer. Il dépend de Lydie et de son engagement dans la vie religieuse. Il dépend de Dominique et de son service sacerdotal au milieu de tous ses frères, croyants ou incroyants. Cet avenir, il dépend de tous ceux qui parmi nous auront l'audace d'aller jusqu'au bout de leur appel et de s'engager à fond avec toi. Ensemble, Seigneur, nous te remercions de cette confiance ».

Tous les participants sont invités ensuite à dire le « Notre Père » et, dans un geste final, le mur est lentement démonté, les cubes passent de mains en mains... cette parole est à donner et à recevoir.

et après...

Il est minuit... Nous nous retrouvons au sous-sol pour le « pot de l'amitié ». C'est le moment des échanges d'adresses, des commentaires, des réactions. Certains les partagent par écrit, sur des feuilles disposées à cette intention près des portes de sortie. 110 jeunes ont laissé leurs coordonnées ; ceci nous permet de préciser un peu leur portrait : ils ont en moyenne 21 ans, 9 % de moins de 18 ans et 11 % de plus de 25 ans. Les trois quarts sont de Nancy et de la proche banlieue ; les autres viennent de plus loin, 15 % des départements limitrophes : Vosges, Moselle, Marne, Haute-Marne, Meuse.

Une majorité de : « Bravo », « à refaire », « à suivre ».

Certains ont trouvé cette soirée trop engagée, d'autres pas assez. Tous expriment leur immense besoin de partage : « Dommage qu'il n'y ait pas eu plus d'échanges, de communication entre nous. J'espère d'autres contacts plus intenses, mais dans le même genre. Cela m'a redonné envie de croire ». Ou encore : « Malgré l'ambiance, je me suis sentie un peu seule mais c'était chouette quand même ». La question essentielle reste bien sûr : « Et après ? ». Il est trop tôt pour y répondre de façon définitive. L'équipe de préparation a déjà fait une réunion-bilan : plusieurs groupes sont en projet : lecture de la Bible, prière... Un groupe, déjà existant, a décidé de relancer son activité par une soirée-débat sur... l'intolérance. Surtout, un week-end rassemblant tous ceux qui ont laissé leurs coordonnées est prévu prochainement : l'avenir est ouvert !

En d'autres lieux, Grenoble, Lyon, Lille, etc., ce type de veillée a donné naissance à des groupes très vivants, par exemple en lien avec la Mission.

Nancéen d'origine, actuellement en formation à la Mission de France, j'ai participé à cette veillée. Avant de livrer quelques impressions personnelles, j'ai tenu à rendre visite à ceux qui ont accompagné l'équipe de préparation tout au long de son travail : Claude Schockert, responsable des Vocations pour le diocèse de Nancy et l'équipe « Information-Dialogue » de la Mission de France.

Voici ce que j'ai retenu de ces rencontres :

Claude Schockert insiste sur l'histoire du groupe de préparation. Il rassemblait des jeunes très différents, engagés ou non engagés, étudiants ou travailleurs. Il s'est constitué progressivement ; il a été pour chacun l'occasion de sortir de soi et de mener à son terme un projet qui n'avait rien d'évident. Pour Claude, cela fait bien partie de sa responsabilité : que des jeunes diversement engagés se rencontrent, hors des catégories habituelles, dans une soirée percutante, et qu'ils découvrent ainsi la diversité de vocations et d'appels réciproques. Certains ont abandonné toute vie de mouvement : Dieu a continué à les accompagner. D'autres, comme Dominique qui a introduit la soirée, étaient complètement isolés : ils trouvent un groupe, et même en deviennent leader... La suite ? Il n'est pas facile de la gérer. Il est manifeste qu'une partie de ceux qui se sont rassemblés ont besoin de se dire et de partager ; besoin aussi d'une formation car beaucoup

ne sont pas structurés au plan de la foi. Mais, accompagner des jeunes, c'est d'abord susciter une liberté, avec toute la patience que cela suppose. Tout dépend donc du consensus auquel ils arriveront ensemble.

En écho à ce que vient de dire Claude, l'équipe « Information-Dialogue » souligne le caractère local et ouvert de ces veillées. Leur but n'est pas de sortir les jeunes du terrain de leur vie quotidienne ou de leur proposer de grands rassemblements d'évasion. Les suites sont donc à inventer par les jeunes eux-mêmes, là où ils sont, en lien avec le diocèse qui a lancé l'appel. Pour que ces suites locales ne restent pas casanières et se nourrissent les unes les autres, divers moyens de rencontres et de confrontation sont proposés : des week-ends de partage et de célébration : « PAQUES A L'AUBE », par exemple (voir Lettre aux Communautés n° 74, p. 55), une revue « VIN NOUVEAU » (voir n° 73, pp. 44 et 81) ... Ces contacts entre différents groupes font partie de l'enjeu d'Eglise de cette recherche. Affrontant, depuis ses origines, l'incroyance contemporaine, la Mission de France ne peut manquer, aujourd'hui encore, d'être attentive et engagée aux confluentés où se cherchent l'homme et la

foi, et notamment chez les jeunes, d'horizons différents mais aussi d'une même époque. Tous ceux qui se sont engagés dans cette expérience ont été profondément marqués, dans leur foi, dans son expression, dans leur regard sur l'Eglise. Et des jeunes se trouvent immédiatement en connivence avec les intuitions et le langage qui en sont nés.

Je suis personnellement très sensible à cette ouverture au monde des jeunes, car j'en suis un... ou du moins me considère comme tel. C'est parce que l'aventure de la foi m'a semblée possible et « chouette » que je souhaite y engager ma vie. C'est parce que la rencontre avec la Mission de France m'a « parlé » dans ma vie quotidienne que j'ai décidé d'y rentrer. Ce faisant, je ne renie pas ma génération : c'est celle du rock, cette danse « sauvage », dans de la vie. Parier sur l'avenir n'est jamais une option de sécurité : c'est choisir l'imprévu et même souvent le flou ; c'est en tout cas se lancer à l'aventure hors des sentiers battus. N'était-ce pas au fond la situation des Apôtres à la Pentecôte, eux que la peur tenait enfermés ?

La continuité de la mission apostolique se fera toujours dans la nouveauté de l'Esprit.

INFORMATIONS ET NOUVELLES

Ordination de Claude Fiori - Lyon, 10 mars 1979

Après avoir connu de près et animé la vie de la Mission comme vicaire général, André LAFORGE a repris un travail professionnel en 1969.

Prêtre depuis trente ans,

il partage aujourd'hui le même toit et la même vie d'équipe, avec Claude.

Il nous fait partager cette fête d'ordination et quelques-uns des temps forts qui l'ont précédée.

Il nous livre aussi sa méditation, ses inquiétudes, son espérance.

« Prêtre aujourd'hui, ce n'est pas évident »... et pourtant Claude a été ordonné prêtre le 10 mars dernier. Aux lendemains de cette ordination, beaucoup nous disent qu'ils ont été frappés par la « vérité » de cet événement. Ce fût la vérité des choix.

Vérité de la vie ouvrière par le travail et l'engagement dans les combats de la classe ouvrière.

Vérité de vouloir vivre « aux frontières de la foi » cette nouvelle manière d'être prêtre que cherchent

les P.O. (prêtres-ouvriers) et la Mission.

Vérité d'être là, « au nom de l'Eglise et pour l'Eglise », alors que la hiérarchie de l'Eglise comprend si peu ce que nous vivons et qu'elle en arrive parfois à contester ce que nous cherchons.

Claude est ouvrier depuis cinq ans dans une grosse usine métallurgique de Lyon ; il est secrétaire syndical. Devenu prêtre, il reste où il est ; c'est pour le peuple des travailleurs qu'il a accueilli le sacerdoce. Le

10 mars, la joie et la prière nous ont situés dans l'espérance.

Les préparations ont été laborieuses. Pendant cinq ans, autour de nous, les interrogations radicales ont fusé. Des amis disaient : « T'embarques pas là-dedans ; regarde l'Eglise : rien ne bouge ». « T'es dingue, vois le célibat : s'engager pour toute une vie, c'est dément ! L'Eglise ne prend pas en compte les prêtres mariés... ». « Tu veux être P.O. ; mais regarde : ce que vivent les P.O. ne change

rien dans l'Eglise ». « Si je le pouvais, je l'empêcherais d'aller presque inévitablement au casse-pipe ». « Le sacerdoce, qu'est-ce que c'est ! Fait-on plus que les laïcs quand on est prêtre ? Souvent, les laïcs ne font-ils pas mieux que les prêtres ? »... Un tel climat de contestation provoque au fond de soi, décape les motivations, interroge la foi.

Et puis, il y a un an et demi, la décision est prise : Claude fait sa demande d'ordination. Il la situe dans tout ce qu'il vit, avec ses luttes et ses inquiétudes. Il demande que l'Eglise le choisisse pour être prêtre au milieu des pauvres. Le 2 avril 1978, dans le quartier où nous habitons, commence une rencontre importante pour « l'appel aux ordres ». Nous sommes une quinzaine : trois membres de l'équipe centrale de la Mission de France, des prêtres ouvriers du diocèse de Lyon et de la Mission, des membres de notre équipe, une religieuse au travail, cinq laïcs. Parmi nous, deux sont ouvriers dans la même entreprise que Claude. Nous qui nous demandions si nous verrions un jour une possibilité d'Eglise, là où nous sommes, nous nous retrouvons étonnés,

surpris. C'est une des premières fois, paraît-il, que des non-prêtres participent à part entière et décisive pour appeler quelqu'un au sacerdoce. Eternel naïf ! Je pensais que cela se faisait depuis longtemps...

Le débat commence ; il est pour une grande part inattendu. Pendant un long moment, les interrogations se succèdent, adressées aux prêtres présents : « Qu'est-ce que vous vivez du sacerdoce ? Prêtre ouvrier, c'est quoi ? Vous qui êtes prêtres depuis dix, quinze, trente ans, referiez-vous ce choix ? Et comment vivez-vous le célibat ? ». L'échange devient passionnant. Chacun « se mouille » pour dire sa foi, ses tâtonnements, les repères nouveaux du ministère des P.O. Et puis ce sont des témoignages sur la vie sacerdotale à travers les engagements syndicaux et politiques. Mais l'Eglise, dans tout cela ? La communion ecclésiale que nous vivons comme P.O., entre nous et parfois avec des chrétiens, nous situe bien au cœur même de la mission de l'Eglise. C'est ce qui nous fait vivre, même si nos rapports avec la hiérarchie sont assez rares et limités.

La conversation se ter-

mine sur les choix de pauvreté et sur la prière dans nos vies. Tout est alors prêt pour examiner la question posée par Claude. Chacun donne son avis. La décision est prise. En même temps une équipe de préparation pour l'ordination est née.

Pendant une année, nous allons nous retrouver plusieurs fois. En novembre, le débat de fond reprendra, principalement autour d'une question délicate : dans l'usine où travaille Claude, à la suite d'une longue grève, les syndicats ont du mal à s'entendre. Or Claude est responsable syndical avec des non-croyants dans son équipe. Dans l'autre syndicat, les responsables syndicaux sont militants d'A.C.O. (action catholique ouvrière). Le dialogue est difficile. On parle souvent du « regroupement » et nous constatons combien il est difficile de le vivre, surtout quand les partenaires ont des responsabilités premières au plan syndical.

Tout au long de l'année, la question sera présente et elle produira au moins deux éléments positifs. D'abord une lettre du Père Ancel, évêque, qui réfléchit régulièrement avec les P.O. de Lyon : il envoie à Claude

une réflexion importante et positive sur « les P.O. et les responsabilités syndicales ». Ensuite, quelques semaines avant l'ordination, un « pot » réunit chez nous les responsables syndicaux, militants A.C.O. Un premier pas se fait pour se trouver dans la communion de la foi.

L'acheminement vers l'ordination continue. Les diverses préparations sont réparties entre de nombreux amis. Nous nous retrouvons enfin longuement pour mettre sur pied la célébration. Nous savons que l'assistance sera très diverse. Il y aura des croyants et des non-croyants ; de copains de boulot, beaucoup de P.O. de Lyon et de la région, des militants ouvriers, A.C.O., J.O.C., syndicalistes, politiques... et un nombre important de personnes sans engagement. Il y aura aussi la famille de Claude... un peu inquiète. Ses proches ne sont pas tous croyants. « Qu'est-ce qui arrive donc à Claude ? ». Il nous semble important de bien marquer, dans la célébration, « où nous avons les pieds ». C'est en principe là aussi qu'on a la tête ! Il nous faut dire avec délicatesse mais fortement de quel monde nous sommes. Ce seront quelques

prises de paroles, brèves mais significatives : une du Père Ancel sur l'importance de l'ordination d'un prêtre ouvrier pour l'Eglise dans la classe ouvrière lyonnaise ; celles aussi d'un copain métallo et d'une religieuse au travail, intimement présents depuis le début de la préparation : ils disent ce qui les rend solidaires dans cette ordination. Enfin, Jean, l'évêque, parle du ministère des P.O. Ses paroles nous ont semblé importantes pour tous, parce qu'il n'y a pas de précédent public en ce domaine, à Lyon, et aussi parce que les contestations actuelles nécessitent des éclaircissements. Ce qu'il a dit a beaucoup marqué l'assistance et nous espérons la publication de son texte (1).

Le 10 mars, nous étions beaucoup plus nombreux que prévu. Dès le début de la célébration nous nous sommes situés dans le prophétisme des chrétiens d'Amérique latine, par la musique et par une lecture. C'est dans la gravité, la prière et l'espérance que nous étions réunis pour cette fête du sacerdoce, de l'Eucharistie et de l'amitié. Aujourd'hui, Claude est

(1) Ce texte se trouve immédiatement à la suite de celui d'André.

prêtre... demain, à 7 heures, il « pointera à la boîte ».

Pour moi, dans quelques jours, il y aura trente ans que je suis prêtre. Pendant ce long temps, j'ai accompagné beaucoup de copains de la Mission au jour de leur ordination. Aujourd'hui, dans un temps de décontraction et de prière, je fois le point sur tout ce qui m'est passé dans la tête pendant cette dernière année, et ce 10 mars.

C'est une grande joie, d'abord. Le « don » que font les autres provoque et fortifie celui que je refais tous les matins. Noël, hier ; Claude, Aujourd'hui. Ceux qui ont préparé l'ordination, ceux qui l'ont animée par les chants et la musique... je les vois « travaillés » par l'Esprit. Ils ne se retrouvent pas dans l'Eglise d'hier ni dans une grande partie de celle d'aujourd'hui. Ils sont les signes précurseurs, plus simples, moins contractés, le « vin nouveau » de l'Eglise qui vient. Mais, Seigneur, que le temps de la germination est long !

C'est aussi de l'inquiétude et même une certaine peur. Je n'oublierai jamais ce que nous a dit jadis, un

vieil évêque, le soir de notre sous-diaconat : « J'ai prié beaucoup pour vous... Dans la tâche qui sera la vôtre, puissiez-vous ne pas trop souffrir de l'Eglise ! ». Et je revis tout ce que nous avons traversé : la fermeture du séminaire de la Mission en 53 ; l'arrêt des P.O. l'année suivante ; ...le long tunnel, les dialogues diffi-

ciles avec des évêques, les bagarres stériles entre organismes d'Eglise... Ceux qui démarrent aujourd'hui trouveront les mêmes intempéries sur leur route. Dans son intervention, Jean a eu l'honnêteté et le courage de le dire. Les relations avec la hiérarchie ne sont pas plus faciles aujourd'hui. Mais nous som-

mes, les plus jeunes et les moins jeunes, solidaires : le petit signe que peuvent donner nos vies est lumière pour ceux qui arrivent ; eux nous relancent dans la jeunesse de la foi et du service. C'est sans doute ainsi que l'Esprit nous aide à dépasser et à vaincre nos peurs. Nous sommes témoins de sa fidélité ».

Intervention de Jean REMOND à l'ordination de Claude FIORI

Par le choix qu'il a fait de ce texte (Luc, IV, 6) Claude nous indique clairement à quel appel il répond en engageant librement sa vie aujourd'hui. Il devient prêtre pour travailler à la suite des prophètes et de Jésus Christ.

Tous, ici, nous pourrions porter témoignage de l'état de violence que subissent les hommes et les femmes de la classe ouvrière, et dans d'autres milieux de vie. Il nous atteint dans nos propres vies, dans celles de parents ou d'amis et de bien d'autres encore, qui sont la chair de notre chair par les liens de solidarité qui nous unissent à eux. Conditions de travail, salaires, licenciements, chômage, mesures de toutes

sortes contre les immigrés, répression... nous ne finirions pas d'en parler !

Qui d'entre nous pourrait accepter de croire qu'un tel état de violence est normal, inévitable ? Nous savons bien qu'il existe des lois économiques, mais nous savons aussi qu'elles jouent dans le cadre d'un état de choses mis en place par les hommes. Celui dans lequel nous vivons est construit sur la volonté de puissance et la soif de profit, et l'Argent y règne en maître. Ce qui monte en nos cœurs devant cet ordre humain — qui est un désordre ! — comme dans le cœur de tous ceux et toutes celles auxquels il est imposé, c'est le scandale et l'indignation. Notre conscience d'hommes

nous dit que nous ne sommes pas faits pour ce monde-là, où sont foulés aux pieds les droits les plus élémentaires des individus comme des peuples. Elle nous dit que nous sommes faits pour un monde de justice et de fraternité universelle, et chaque jour elle fait se dresser et se rassembler des hommes et des femmes pour le construire.

Toi aussi, Claude, tu t'es senti appelé à travailler avec d'autres à la libération de tous ceux et celles qui sont maltraités, opprimés, et bafoués dans leur dignité. Tu sais que tu réponds ainsi à l'appel de Jésus Christ, qui nous a introduits dans la connaissance de ce Père très aimant, source de notre vie et des

aspirations qui habitent nos cœurs. C'est de ce Père que nous tenons cette indignation contre tout ce qui abaisse et asservit ses fils. Nos combats d'hommes pour la libération de nos frères sont ceux-là mêmes qu'Il nous sollicite de mener, par son Esprit qui habite en nous.

Avec et comme les autres prêtres de la Mission de France — et bien d'autres — tu vivras ta vie de prêtre, en premier lieu, comme un frère parmi tes compagnons de vie ; comme un homme solidaire, passionné de justice et de fraternité ; comme un homme tendu vers un autre type de société, où l'Argent ne sera plus le maître. Nous tenons de Jésus Christ que nul ne peut servir à la fois Dieu et l'Argent. Souviens-toi toujours que le Christ que tu t'engages à suivre et à servir, comme prêtre, s'est identifié aux pauvres de la Terre : « J'ai eu faim, vous m'avez donné à manger ; j'ai eu soif, vous m'avez donné à boire... ». Si tu restes fidèle à tes compagnons, si souvent traités en sous-hommes ; si tu restes hanté par l'oppression qui pèse sur tant de peuples dans le Tiers-Monde... alors le Christ ne cessera d'être, chaque jour davantage, la

Lumière de ta vie. Dieu est Amour, et ceux-là seuls qui aiment leurs frères peuvent le connaître.

La Foi en Jésus Christ, nous le savons par expérience, n'est pas un opium qui endort pour faire oublier l'injustice et la misère, mais un aiguillon qui réveille pour mieux les voir et en saisir les causes au cœur de l'homme. Comme bien des croyants en Jésus Christ tu as éprouvé dans ta vie la puissance explosive et libératrice de l'Évangile.

L'Évangile mettra en toi une soif toujours plus grande de vérité, en t'apprenant que la Vérité est sans cesse à découvrir avec tous ceux qui la cherchent.

L'Évangile fera de toi un passionné de la Justice, en te montrant qu'elle est à instaurer avec tous ceux qui en sont assoiffés, mais aussi qu'elle ne fleurit que sur les chemins du courage.

L'Évangile fera de toi un passionné de la Fraternité, en te poussant à en tisser patiemment les liens avec tous ceux qui veulent la construire, mais aussi en élargissant toujours plus ton cœur aux dimensions du monde.

La Foi en Jésus Christ, tu le sais, n'est pas agressive et elle n'est pas objet de propagande. Elle se partage au cœur du compagnonnage et de l'amitié : comme un trésor.

Comme tous les chrétiens d'entre tes frères, et avec eux, tu seras un témoin vivant et fidèle de l'Évangile si tu l'accueilles toi-même chaque jour à nouveaux frais pour en vivre. Pour leur service, tu reçois aujourd'hui la charge d'être un veilleur, qui devra rester attentif à tout ce qui pourrait affadir le sel de l'Évangile et voiler sa puissance libératrice.

Dans tes heures de lassitude et de doute, devant les obstacles et les échecs, tu seras souvent réconforté par le don que d'autres font d'eux-mêmes au service des mêmes combats. Avec ceux d'entre eux qui sont chrétiens, et pour eux, tu feras le geste du Christ partageant le pain et le vin à tous, comme signe du monde qui vient. De Lui, qui se donnera alors à vous en partage pour construire ce monde, vous apprendrez à vous laisser habiter par l'Esprit de Vérité, de Justice et d'Amour qui vient d'En-Haut. Il vous rendra prêts, comme le Christ, à

tout sacrifier s'il le faut, pour que vienne le temps de la justice et du respect de tous. Ensemble, vous célébrerez ce que vous vivrez : le véritable passage vers Dieu.

Il n'est pas sans signification, pour bon nombre d'entre nous, que Claude soit ordonné comme prêtre-ouvrier, 25 ans après 1954, année douloureuse de l'arrêt des premiers prêtres-ouvriers. Il y a 25 ans, les prêtres-ouvriers, et avec eux bien des chrétiens mais aussi beaucoup d'autres camarades, ont connu l'épreuve et la désespérance : serait-il jamais possible d'être tout à la fois de la classe ouvrière et de l'Eglise de Jésus Christ ?

Aujourd'hui, 25 ans après, tout n'est pas résolu, tant s'en faut ! Mais grâce à la persévérance de beaucoup, et aux ouvertures du Concile, le chemin demeure ouvert pour que le peuple des chrétiens, l'Eglise, retrouve sa véritable raison d'être dans le monde : une bonne nouvelle pour tous les hommes, jusqu'aux plus écrasés d'entre eux. Il dépend en partie de nous : A.C.O., J.O.C.-J.O.C.F., P.O.

chrétiens et prêtres de la classe ouvrière — avec tous les autres chrétiens et prêtres animés par l'Evangile — que cela devienne une réalité.

C'est vrai — pourquoi le cacher ? — nos liens à l'Eglise, et dans l'Eglise, ne sont pas toujours faciles. Beaucoup d'entre nous ont souffert de bien des événements et en demeurent meurtris. Le risque est grand de nous lasser de tant d'incompréhension et de dialogues impossibles... Pourtant, même si certains de nos camarades ne comprennent pas notre entêtement, nous tenons à notre lien à l'Eglise. A nos yeux il est vital pour tous : pour les chrétiens et les prêtres de la classe ouvrière, comme pour les autres membres de l'Eglise.

Ce que nous vivons dans nos milieux de travail, et dans notre combat, nous semble au cœur de ce que doit vivre l'Eglise tout entière. Quel sens aurait-elle, l'Eglise, si elle n'était plus habitée par la passion de l'humanité, par le souci de défendre les plus faibles et les plus exploités ? Que serait-elle si elle n'était plus

animée par l'espoir que le monde peut changer et sortir de ses misères et de ses oppressions ?

Que deviendrait une Eglise fermée sur elle-même ? Dirons-nous jamais assez fort combien le fait de travailler au coude à coude avec des camarades non-chrétiens nous a secoués de nos torpeurs, et nous a aidés à redécouvrir les richesses de l'Evangile ? Comme prêtres et chrétiens engagés dans le mouvement ouvrier, nous sommes responsables de communiquer à toute l'Eglise ce que nous recevons de nos frères non-chrétiens.

Comme chacun d'entre nous, l'Eglise porte l'Evangile comme un Feu brûlant dans un vase d'argile. Comme chacun d'entre nous, elle peut par ses infidélités en cacher la puissance libératrice... mais elle ne peut l'anéantir. Le feu de l'Evangile ne cesse de l'embraser en certains de ses membres, pour la purifier tout entière. Comme chaque chrétien dans l'Eglise, nous sommes responsables de l'appeler, par notre propre conversion, à se convertir à son Seigneur.

Association : une rencontre nationale en novembre 1979.

Née en 1968, « l'Association » (voir n° 70) participe à la vie, à l'action et à la réflexion de la Mission de France.

Elle a aussi ses propres démarches et son cheminement.

Ainsi deux cents personnes, dont 16 évêques, participaient à sa première assemblée en 1976.

En novembre prochain, les 24 et 25,

l'Association tiendra sa deuxième rencontre nationale.

Clément PICHAUD, du diocèse de Luçon, qui est membre du Bureau,

nous dit ce que veut être cette rencontre, son axe principal

et comment elle mobilise déjà de nombreux prêtres, laïcs et religieuses.

● Ce sera, avant tout, une « rencontre ».

Nous sommes déjà nombreux (une cinquantaine d'équipes) et dispersés à travers la France (quelques 25 départements). La rencontre nationale aura donc pour premier but de nous permettre de nous voir, de nous parler, de nous connaître...

Et puis, prêtres, laïcs, religieuses, évêques, n'avons-nous pas beaucoup de choses à nous dire et beaucoup de questions à nous poser, si nous voulons vraiment avoir une conscience commune de travailler ensemble à partager la foi et à vivre l'Eglise ?

Concrètement, nous nous dirons les uns aux autres

— ce qui se vit dans nos quartiers, nos lieux de travail, nos pays...

— les visages que sont en

train de prendre nos équipes...

— les avancées et les difficultés de l'Association dans nos diocèses et nos régions...

— et ce qui s'est fait dans les « chantiers » ouverts à la suite de l'Assemblée de 76 : pour des équipes laïcs-religieuses-prêtres ; en direction des jeunes ; et sur les rapports entre travail professionnel et Action Catholique...

● Un axe : des chemins pour la foi.

L'Association, comme la MDF, a toujours voulu porter le témoignage de l'Evangile en plein cœur d'un monde marqué, en particulier, par l'incroyance.

A l'unanimité, on trouve le terme « incroyance » très insuffisant, et même faux. Sans doute, on continue de

l'employer, au moins parfois. Mais on tendrait à lui préférer d'autres expressions.

En particulier, on a beaucoup parlé de l'athéisme pratique, ou encore de l'indifférence profonde de beaucoup (ceci, sans méconnaître les aspects théoriques de l'athéisme). Cette forme d'athéisme et d'indifférence nous a parue très liée au matérialisme de notre société occidentale (qu'on a caractérisée comme capitalisme libéral ou comme société de consommation).

Nous voulons donc chercher, dans la société qui est la nôtre, les causes de l'athéisation. Là, on parle surtout de la croissance économique : ce qu'elle est en elle-même (accumulation de biens, place de l'argent, etc.) et surtout l'idéologie qui lui est liée.

Mais, loin de croire que tout serait matérialisme et athéisme, les équipes ont beaucoup souligné les *espoirs* des hommes (même ténus et fragiles), leurs efforts et leurs luttes pour changer cette société et ce monde. On a dit qu'il y avait là des « *fois en l'homme* », des « *recherches de sens* ».

Finalement, dans le monde, dans notre société, dans les hommes, en nous-mêmes, ne trouvons-nous pas un *mélange* d'incroyances diverses et de diverses « *fois* » en l'homme, de matérialisme athée et de recherches de sens, de soumission à l'idéologie de la croissance et de luttes pour changer ?

Pour notre part, c'est dans tout cela que nous nous obstinons à chercher et à tracer *des chemins possibles pour la foi au Dieu de Jésus Christ*. Nous voulons vivre et dire notre foi en lui à l'intérieur de tout ce qu'il y a d'authentique dans ces « *fois* » en l'homme. C'est en assumant tout cela que nous voulons témoigner, par tout notre être et dans toutes les dimensions de notre vie.

Voici donc l'axe de notre recherche :

laïcs, prêtres, religieuses, si nous sommes *chercheurs et*

croyants du Dieu de Jésus Christ, c'est :

- en nous *laissant interpeller*, dans notre vie et notre foi, par le sens que d'autres donnent à leur vie ;
- et en nous sachant, en même temps, *responsables de partager* avec eux notre propre sens de la vie, qui s'éclaire en Jésus Christ.

● **Déjà près de 200 réponses...**

Cette recherche et cette réflexion, il est proposé à chaque membre de l'Association de les mener :

- non pas par une étude sur l'ensemble de la société et de la pensée,
- ni à partir de « *rencontres* » individuelles avec des « *incroyants* »,
- mais plutôt en regardant de plus près un petit groupe dont on fait partie : les hommes et les femmes qui sont là, que *vivent-ils* comme aspirations, comme espoirs, comme luttes ? Dans tout cela, pour eux et pour nous, que peut-il y avoir comme « *foi en l'homme* », et aussi comme *chemins possibles pour la foi au Dieu de Jésus Christ* ? Mais aussi quels obstacles à cette foi ? Et alors que

faisons-nous, avec d'autres, pour qu'existe, là, *l'Eglise* ?

A l'heure où ces lignes sont écrites, il y a seulement un mois que cette recherche est ainsi lancée. Et déjà plus de la moitié de l'Association a répondu, soit 30 équipes totalisant 173 personnes, dont 58 : laïcs (15) et religieuses (43), et 115 prêtres... Les uns et les autres indiquent sur quels groupes ils désirent mener plus particulièrement leur réflexion. Voici ceux qui sont le plus souvent mentionnés : collectifs de « *vie locale* », mais aussi « *copains de travail* », groupes de jeunes scolaires, mais aussi organisations syndicales ou politiques ; équipes d'enfants, mais aussi groupes de 3^e âge, et encore collectifs du monde de la santé, groupes de femmes, collectifs de chômeurs, d'immigrés, de marginaux, de « *sciences humaines* », groupes Tiers-Monde...

Lorsque, à la rencontre nationale, on se dira tout ce qui se vit et se cherche dans ces collectifs, tout ce que nous y recevons et y apportons, de quelle richesse devrait être notre partage ! Dès maintenant, dans les équipes, ce partage, cette confrontation, ce discernement sont à l'œuvre...

*Une Eglise toujours aux aguets
des étincelles imprévisibles,
pas pour maîtriser l'incendie,
mais pour activer
un certain feu sur la terre...
Une Eglise toujours apprentie...*

Francis, prêtre, 49 ans,
secrétaire général de la Mission.

*Et puis un jour
Dieu m'a repris un enfant,
puis deux enfants, puis cinq enfants,
puis ma compagne...
Aujourd'hui,
ces jeunes qui me bousculent,
qui m'appellent...
Les aimer malgré leurs travers
et malgré nos principes...
Je suis un paysan et j'aime les jeunes.
Le ministère que le Christ m'a confié
est tout tracé.*

Christian, la cinquantaine passée,
agriculteur dans le Lot-et-Garonne, diacre

*Reprise d'études d'assistante sociale...
Courir ensemble l'aventure de la foi...
Une Eglise à travers laquelle
d'autres pourront à leur tour
découvrir l'évangile...
Pourquoi ne pas y réfléchir ensemble ?*

Marguerite, 29 ans, région parisienne.

*Le soleil de l'amitié
à la lumière de l'évangile.. l'espérance...*

*Vivre la foi dans un monde
où la liberté d'expression de chacun
doit être respectée...*

Marie-Hélène, 19 ans,
handicapée depuis l'âge de 10 ans
à la suite d'une polio, Limoges.

*Préparer les chemins...
avec mes élèves, avec mes collègues,
sur le quartier... en Eglise...
Passionnée par la recherche
d'une communion véritable...
Elue animatrice
(des équipes Mission de France
et Association)
de la Région Nord...*

Danièle, 35 ans,
professeur de mathématique
dans l'Aisne.

*Notre énergie chrétienne
doit se porter obstinément...
vers ce qui germe
et qui appelle de nous
autant de patience que de passion...*

Alain, Joseph, Norbert, Noël
Raymond et... les autres,
en équipe sur Paris depuis trois ans.

*Embarqué dans tout un courant
qui souhaite et réalise peu-à-peu
une Eglise libre et pauvre,
refusant l'odeur renfermée
des vieilles certitudes
pour humer le vent qui souffle,
même lorsqu'il la fait vaciller...*

*(et) demander l'ordination
au ministère de prêtre...*

Christophe, 28 ans, MdF,
prépare une maîtrise de théologie
et travaille l'arabe pour se rendre
dans une équipe au Maghreb.

*Inventer une parole d'espérance
pour l'aujourd'hui
d'un monde non croyant...
creuser plus à fond
la possibilité du diaconat...
(mais) d'autres services
sont encore à inventer à notre époque
où les témoins de la Bonne Nouvelle
sont encore très discrets
sur les lieux de travail ou de vie...*

Marc et Marino, Patrick et Geneviève,
deux couples de 25 ans.

*La foi en l'an 2000 ?...
C'est aujourd'hui que nous avons
à prendre la foi au sérieux,
et accepter de la tenter,
dans les deux sens du terme :
choisir de la vivre et s'y engager,
oser la mettre à l'épreuve,
à la question...
Pour moi, prendre la foi au sérieux,
cela se traduit
par le choix de la vie religieuse...*

Christine, 34 ans, religieuse,
laborantine à Dijon
et animatrice de groupes
de formation biblique.

Voici quelques aspects du numéro spécial de « Vin Nouveau »

Supplément à la Lettre aux Communautés

dans ce même numéro, le Père CHENU « cet ancien dans la foi, toujours plein d'enthousiasme et de jeunesse », exprime sa joie et son espoir à la lecture de ces témoignages.

Pour recevoir ce numéro : *Remplir, découper et adresser ce bulletin à : VIN NOUVEAU.
Mission de France, B.P. 124, 94121 Fontenay-sous-Bois Cedex.*

Prénom et NOM :

Adresse postale :

désire recevoir exemplaire(s) du N° Spécial (6 F l'ex. port compris).

(Joindre un chèque libellé à l'ordre de « VIN NOUVEAU » C.C.P. La Source 35.913.75 J)

Nous vous proposons

*en supplément à
la Lettre aux Communautés*

*vient de
paraître*

La Chine d'hier à aujourd'hui

5 F

**La Chine millénaire
La Chine de Mao
La Chine aujourd'hui
politique extérieure
relations économiques**

*à paraître
mi-mai*

L'Europe pari ou défi

5 F

**Réalités européennes
Fonctionnement
du parlement
L'Europe, un défi.
Europe et Tiers-Monde**

rappels

Le commerce international des armes

4 F

Puebla

**Amérique Latine
et Eglise**

5 F

*Ces dossiers du travail sont réalisés par
P. GERBÉ et A. GRIMAUZ en collabora-
tion avec le Secrétariat Tiers-Monde.*